Station poétique à l'abbaye de Haute-Combe

STATION POÈTIQUE

A

L'ABBAYE

DE HAUTE-COMBE,

PAR

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Jh PERRIN,
Libre Editr et Lithoge
CHAMBÉRY
1861

STATION POÉTIQUE

A

L'ABBAYE

DE HAUTE-COMBE,

PAR

JEAN-PIERRE VEYRAT.

PARIS,
MAISON, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, 29.

CHAMBÉRY (POUR LA SAVOIE),
J. PERRIN FILS, LIBRAIRE, SOUS LES PORTIQUES.

1847.

GRENOBLE, IMPRIMERIE DE C.-P. BARATIER.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

O terre ! ô ciel ! ô mer ! dites-moi qui je suis...... !
.... Car j'ai souffert en tout......

(*La Coupe de l'exil.*)

Issu d'une famille honnête de la vallée de l'Isère *, Jean-Pierre Veyrat sentit dès l'enfance se manifester en lui ce génie véhément et inquiet, ces sombres préoccu-

* De Grésy-sur-Isère.

pations, source de sa gloire et de ses infortunes : déjà alors son imagination fiévreuse devançait la réalité ; son esprit ardent semblait se complaire à la prescience des luttes que lui préparait l'avenir ; il se faisait l'homme du malheur ; et, à un âge où tout s'épanouit, où tout sourit, il s'habituait à ne voir dans l'humanité qu'un amer sarcasme, et dans la nature entière qu'un vaste sujet de déplorations.

Cependant les immenses rêves où il aimait à se plonger ne le détournaient point des études graves ; sa vocation d'écrivain s'était révélée ; il comprit qu'un travail sérieux, un travail opiniâtre, devait achever le développement des belles facultés de son intelligence. Nous nous souvenons de l'avoir vu, pauvre écolier, passant de froides nuits à méditer sur les chefs-d'œuvre de la littérature moderne ; nous savons avec quelle persistance il essayait d'approfondir la splendide énigme du style, et s'efforcait d'élever sa phrase jusqu'à la sphère encore mystérieuse de ses pensées.

Il sortait de l'adolescence quand une révolution politique éclata en France, et fit craindre que l'Europe n'allât se dissoudre. Au trop-plein de ce cœur gonflé il fallait une issue ; à la sauvage énergie de cette âme il fallait un aliment. La présence du mal physique et du mal moral dans le monde, ce grand problème dont la solution a occupé les philosophes pendant trente siècles, la prétendue possibilité d'organiser une société meilleure que celle où nous vivons aujourd'hui, en y rétablissant l'égalité primitive des conditions, avaient vivement frappé l'esprit du jeune disciple. Jean-Pierre Veyrat appartenait

d'ailleurs à ce petit nombre d'hommes à qui la Providence, pour l'enseignement des autres, a tracé en quelque sorte une route sur des charbons ardents ; il était destiné à ne comprendre la sagesse qu'après avoir traversé toutes les épreuves de l'orgueil, et avoir subi toutes les déceptions d'une raison qui s'égare, toutes les tortures d'une foi que le doute démolit. On le vit donc ouvrir sa poitrine à des espérances dangereuses, et étreindre avec une ardeur convulsive des idées qui, semblables à des chevaux fougueux, l'emportèrent comme malgré lui au milieu d'une arène où s'agitait le génie de la subversion.

Abandonnant son pays natal, Jean-Pierre Veyrat se rendit dans une ville voisine où le malaise de l'industrie, se réfléchissant sur les passions politiques, leur donnait un nouveau degré d'âcreté. Ce fut là qu'il devint coupable........ Mais arrêtons-nous : le pardon a coulé d'une bouche auguste ; et ne troublons pas une cendre qu'a lavée l'eau de la clémence.

De ce moment d'erreur datent les premières désillusions du poète. En observant de près l'ordre social, en méditant sur les institutions qu'il voulait détruire, en voyant combien d'intérêts mesquins, combien de tendances perverses, combien de viles et perfides spéculations viennent se cacher sous les dehors de l'esprit d'indépendance et de liberté, il comprit qu'il avait poussé trop loin les conséquences de ses principes ; il reconnut que ses théories étaient inapplicables en bien des points ; ses anciennes convictions reçurent une secousse profonde.

Mais que ne fut-ce pas, lorsqu'arrivé au sein d'une

immense capitale, il se laissa séduire par des rêves de gloire, et crut que, fort de son seul génie, il pouvait se frayer un chemin à la célébrité? En face de la camaraderie et de l'intrigue, il sentit son âme hautaine se glacer. Un mépris amer pour l'espèce humaine devint dès lors sa pensée dominante.

Par l'effet d'une réaction facile à concevoir, ce sentiment qui l'isolait du contact des hommes, et qui lui rendait le présent âpre et insupportable, ce sentiment, disons-nous, devait naturellement le ramener vers les images du passé, vers cet heureux âge de la vie où, malgré des dispositions fatales à la mélancolie et à l'inquiétude, il vivait insoucieux de l'avenir. Il revoyait sous des formes vives et énergiques (et lui-même nous le dit), tout ce qui charmait ses premiers ans. Le toit paternel, cet humble réduit où s'enroulaient le pampre et le chèvrefeuille, lui apparaissait au milieu de ses brûlantes extases, et arrachait à ses yeux, flétris par l'exil, des larmes d'amour et de désespoir. Il se retrouvait penché sur le sein de sa mère, et écoutait avec délire les douces plaintes qui s'en exhalaient. Tantôt il étreignait les genoux de son père, et pressait de ses lèvres la tête blanche de ce vieillard; tantôt il soutenait entre ses bras amaigris le trésor de son amitié, ses deux jeunes sœurs, dont l'une devait recueillir un jour son dernier soupir. Emporté par son imagination vagabonde, il se contemplait seul, au haut des rochers, interrogeant de l'œil la profondeur des précipices, et abandonnant son oreille captive à la rauque harmonie des torrents. Il lui semblait parfois qu'entraîné sur les ailes de l'aigle, il fen-

dait les nuages et parcourait en frémissant les mystérieuses régions de l'éther. Les étoiles de son pays lui redisaient de ravissantes mélodies ; il suivait en esprit leur marche étincelante à travers un horizon connu. La puissance de son souvenir reconstruisait ces heures de délices et d'enchantement, heures, hélas ! trop rapides, où ses regards aimaient à errer le long de l'Isère, où son fantôme se laissait doucement bercer par la tiède haleine des zéphyrs printaniers. Le murmure des insectes, les mugissements confus des troupeaux, les mélancoliques chansons des bergers, les lointains aboiements des chiens, et l'avouerons-nous ? jusqu'au battement de ce moulin à demi caché sous le feuillage des frênes et des châtaigniers, toutes ces choses, tous ces riens se reproduisaient dans le champ fécond de sa pensée, et y versaient tour à tour la consolation et l'amertume.

Au pied du Mont-Grenier, à quelques pas d'un lac solitaire, sur les bords duquel le nénuphar serpente en molles arabesques, s'élève une maison de modeste apparence, où conduit un chemin ombragé par des vignes en guirlande et par des érables noueux. Là vivait une jeune fille, dont l'âme avait puisé dans la prunelle du poëte le germe d'un mystique amour. C'était surtout dans ces moments de cruel abandon où se pressaient à ses côtés les flots d'une population immense et tumultueuse, sans qu'aucune main effleurât la sienne, sans qu'aucun souffle se mêlât au sien, que le malheureux invoquait cet ange de son adolescence, et lui demandait à genoux une goutte de rosée pour ranimer son courage éteint.

.... De longues années s'étaient écoulées ; l'exil avait creusé ses joues, échancré ses flancs ; une maladie lente le rongeait : il quitta Paris, et vint s'établir en un lieu reculé et sauvage d'où il pouvait distinguer la terre de ses aïeux. Eloigné des hommes, rendu à la vie des champs, il sentit son cœur s'alléger ; un élan de reconnaissance le ramena vers la pensée de l'Etre suprême. Pour la première fois depuis bien longtemps, Dieu lui apparaissait, non plus tel que la philosophie le dépeint, c'est-à-dire comme un roi solitaire *relégué par delà les mondes créés sur le trône silencieux et désert de l'éternité*, mais tel que la Religion nous le donne, comme un père infiniment bon, infiniment miséricordieux, qui sait que ses enfants sont faibles, et qui leur ouvre, à eux suppliants, à eux pauvres, à eux repentants, les ineffables trésors de sa grâce, et les inonde des torrents de son amour.

Après avoir par une heureuse résurrection (ce sont ses propres paroles) recouvré la patrie de son intelligence immortelle, il voulut également recouvrer la patrie de sa chair périssable : il écrivit l'*Epître au Roi*.

Chacun de nous se souvient de cette noble et touchante composition, qui participe à la foi de l'ode et de l'élégie, où l'auteur, se comparant à l'ange rebelle, esquisse en traits de feu le désastre de sa chute et les longues peines de son exil, et où, se jetant aux pieds du monarque offensé, il s'écrie avec un accent de douleur poignante :

Sire ! à Dieu comme à vous je demande l'oubli !

Ce morceau remarquable fut présenté au Roi par un de ces hommes rares * que toutes les voix proclament dès qu'il est question d'accomplir une œuvre de dévouement. Investi d'une auguste confiance et associé à la mission d'un personnage éminent, cet homme venait d'achever une tâche aussi importante que difficile. Ses mains habiles avaient façonné pour le plus glorieux avenir les tendres rejetons que l'on voit aujourd'hui, arbustes vivaces, se dresser sur les marches du trône, et mêler leurs branches frêles encore à celles du chêne robuste qui les ombrage.

Le poète attendait et espérait. Il savait tout ce que le cœur du Roi contenait de généreux et de haut ; il savait que dans ce cœur vibrait une fibre de poésie.....

Le Roi lut l'épître ; il la lut avec émotion ; et lorsqu'il fut parvenu à ce passage final où le poète, se relevant et reprenant sa fierté native, s'écrie plein d'enthousiasme :

> Sire ! voici ma plume, elle vaut une épée !

le monarque avait pardonné.

Et en s'exprimant ainsi, le poète ne se laissait point abuser par un fol orgueil. Nous ne vivons plus dans ces temps déjà loin de nous où le fer était le seul, l'unique instrument de la toute-puissance, où, en dehors des combats, il n'y avait ni courage, ni honneur, ni gloire (il ne s'agit ici que de la gloire mondaine), où les peuples

* Mgr Charvaz, évêque de Pignerol.

se soumettaient sans murmure aux caprices d'une lame heureuse, où la devise *tout par le fer* constituait le mot d'ordre d'une civilisation qui ne marchait que le heaume en tête et la lance au poing.

A côté du glaive qui dort, bouillonne aujourd'hui une force qui ne dort jamais, force immense qui tour à tour détruit, conserve, reconstruit; levier formidable dont l'action s'exerçant d'abord sur le monde intellectuel et moral, vient s'irradier ensuite sur le monde matériel, et embrasse en entier la sphère de l'humanité : cette force-là, ce levier........ c'est la plume.... La plume, cet admirable condensateur de la pensée, ne semble-t-elle pas en effet tenir l'univers courbé sous son sceptre? Protée auquel nulle forme n'est étrangère, elle conjure tous les éléments; et, dans ses magiques transmutations, elle appelle successivement à son aide le ciel, la terre et l'enfer : tantôt franchissant les espaces et allant détacher de la couronne des anges quelque étincelant joyau; tantôt s'avançant d'un vol solitaire jusqu'en face du Très-Haut, pour lui demander son Verbe et venir après l'annoncer aux hommes; tantôt sondant les replis du cœur, interrogeant les profondeurs de l'idée, scrutant en silence les sources de la sagesse; tantôt se mêlant à la lutte des intérêts positifs, se faisant massue ou bouclier, pointe acérée ou verge flexible, écrasant, broyant, déchirant, flagellant, vengeant, châtiant!

Soit que le soldat affronte la mort de sang-froid, soit qu'au sein des périls il ait besoin d'une excitation quelconque, son dévouement est beau, grand, sublime; et l'on se sent invinciblement porté à fléchir le genou de-

vant ces glorieux débris, ces débris vivants que le fer de vingt batailles a semés autour de nous. Mais le courage compte ailleurs aussi de nobles manifestations : l'autel, la tribune, la chaise curule n'ont-ils pas leurs dangers et leurs sacrifices, leurs moments de solennelle attente et de généreuse abnégation? Une plume ne vaut-elle pas une épée durant ces périodes pleines d'angoisses où des sucs délétères circulent dans la société et en dévorent sourdement les organes? Ne vaut-elle pas une épée quand des principes subversifs se montrent tout à coup, pareils à d'audacieux titans, qui entassent pierres sur pierres, comme pour escalader les cieux? Ne vaut-elle pas une épée quand le sophisme ébranle les trônes ou qu'un dictateur menace la sainte liberté des peuples ? Ne vaut-elle pas une épée, alors même qu'elle ne fait que soupirer ces ravissantes mélodies qui impriment à l'âme des mouvements surhumains....? Et blâmerions-nous celui qui, pénétré du sentiment de sa force, et s'adressant à un prince qui connaît son siècle, oserait s'écrier avec le poète :

> Sire, voici ma plume, elle vaut une épée ?

Absous sans conditions et sans garanties, de ce pardon qui ne découle que des grands cœurs, Jean-Pierre Veyrat revint en Savoie. En remettant le pied sur le sol de ses aïeux, un frémissement courut par ses membres; — « Je reverrai, se disait-il, les lieux où s'est écoulée » ma paisible enfance; je retrouverai mon habitation » rustique, le vieux noyer qui l'ombrage, la fontaine

» dont j'aimais tant à voir courir l'eau, la charmille où
» murmure la brise du matin, et l'Isère qui le soir épand
» dans la plaine sa chevelure d'argent ; j'irai m'asseoir
» encore sous le dôme de nos mélèzes, aux flancs préci-
» piteux de nos rochers ; là je m'endormirai au bour-
» donnement des insectes, et de doux rêves soulageront
» ma poitrine...... Mais....... le tressaillement que
» j'éprouve n'est pas du bonheur.... ; et quand ma lyre
» veut s'exhaler en joyeux accords, d'où vient que mon
» âme s'assombrit,

» Et que ma voix soupire
» Comme l'orgue des morts ? »

Nous voudrions pouvoir reproduire en entier cette admirable élégie, où le poète, s'inspirant de sa propre douleur, redit avec un accent capable d'attendrir l'airain ce qu'il ressentit, lorsqu'arrivé devant la demeure de ses ancêtres, il la trouva déserte, et, qu'après y avoir frappé, nulle voix vivante ne lui répondit.

« Arrêtons-nous ici....! Mon cœur s'émeut et pleure.
» .... Ecoutons!.. Aucun bruit!
» Tout repose..! tout dort...................!!
» Asiles où mon cœur vient chercher sa défense,
» Ouvrez-vous! ouvrez-vous, portes de mon enfance!
» Seuil désert, trop longtemps oublié de mes pas,
» Je reviens.... ouvre-toi! Ne me connais-tu pas? »

Le seuil reste muet.

L'infortuné! hélas! il ne peut en croire ses sens. —

« Non, s'écrie-t-il, non, ce seuil n'est pas muet; non,
» ce toit n'est pas désert. Vous tous qui m'aimiez, oh!
» venez; prenez mon bâton de voyage; essuyez mes
» tempes humides; secouez la poussière de mes vête-
» ments; tout à l'heure je changerai de tunique, je
» laverai mes pieds meurtris, et nous mangerons le
» veau gras....; venez, que je vous étreigne sur mon
» sein.........! Ils ne viennent pas.....; et cepen-
» dant...., silence..!

» Le feuillage a frémi...; vieux Laërte, es-tu là?
» Es-tu là, bon vieillard.................?

— « C'est donc bien vous, mon père, continue le
» poète, comme haletant sous le marteau de la fièvre
» (une hallucination étrange venait en effet de s'emparer
» de son esprit), c'est donc bien vous? Vous pensiez
» peut-être que votre fils ne reviendrait plus; qu'il était
» mort sur une rive inhospitalière; que ses os, privés
» de sépulture, blanchissaient au haut de quelque aride
» rocher..... Ah! séchez vos larmes : il vit, votre fils,
» il vit...; c'est lui, c'est votre fils qui embrasse vos
» genoux tremblants...... Eh quoi! tu hésites...!
» c'est pourtant moi..., regarde! c'est ton fils...!

» Voilà le banc rustique où s'asseyait ma mère...
» J'ai planté ce poirier; qu'il a grandi déjà!
....
» Je te dirai le nom de cette eau qui murmure;
» Je connais bien ces lieux. Veux-tu voir ma blessure?
» Elle est sensible encore; tiens, voilà mon sein nu....
» Es-tu content, mon père, et me reconnais-tu......?

» Hélas! le vieux Laërte a cessé de m'entendre,
» Et, vaincu par les ans, il s'est lassé d'attendre ;
» Sa trace a disparu de ces sentiers déserts...
....
» Et comme dans mon cœur la mort a passé là ! »

Rendu à son pays, Jean-Pierre Veyrat y trouva peu d'amis demeurés fidèles. Plusieurs lui firent un crime de sa conversion.

De hautes sympathies vinrent toutefois le dédommager.

Nous savons avec quelle chaleureuse effusion il retraçait les vertus du prélat illustre qui, s'associant à la clémence royale, lui avait montré le chemin de la terre natale. L'évêque de Pignerol fut pour l'infortuné une de ces étoiles propices qui, perçant la nue au milieu de l'orage, indiquent le pôle au navigateur égaré. C'est à lui, c'est à Mgr Charvaz que notre poète, après être rentré au sein de sa patrie terrestre, adressait cette hymne touchante :

Conduisez-moi vers cette autre patrie,
Vous qui m'avez déjà conduit jusqu'à ce port,
Rendez son espérance à mon âme flétrie,
Le souffle de la vie à la mort !
Et de cet immonde repaire,
Quand nous irons à notre Père,
Vous lui direz : Ce fils que vous aviez perdu,
Qui s'était égaré dans des sentiers funèbres,
Ma main l'a ramené des portes des ténèbres,
Seigneur, et je vous l'ai rendu !

Mais une autre main devait conduire ce fils repentant aux portes de l'éternelle patrie. Cette main, chacun la sait, chacun la bénit. Où sont en effet parmi nous les tristesses de l'âme, les misères du corps que le vénérable archevêque de Chambéry n'ait touchées de son baume, et n'ait inondé de son inépuisable charité?

Un homme que le Sénat de Savoie comptait naguère dans ses rangs, et qui, revêtu aujourd'hui d'une charge suprême, réalise avec éclat la pensée d'un monarque soucieux de l'avenir de ses peuples, et désireux de les doter d'une législation complète et appropriée aux exigences des temps, S. Ex. M. le comte Avet fut de ceux qui entourèrent le poète d'un tendre intérêt.

Parmi eux il faut ranger encore S. Ex. M. le chevalier César de Saluces, qui, par la haute culture de son esprit et l'ingénieuse délicatesse de ses procédés, est devenu en quelque sorte le foyer où converge tout ce qu'il y a dans notre pays de ce feu sacré qu'alimente l'amour des sciences, de la littérature et des arts.

Un des premiers soins de Jean-Pierre Veyrat après son retour, fut de mettre en ordre les nombreux fragments où sa plume avait buriné les principaux traits de son histoire : il publia *La Coupe de l'exil*.

Ce recueil devait nécessairement avoir chez nous beaucoup de succès. Ici point de malheurs fictifs, point d'événements supposés ; les choses pleurent d'elles-mêmes ; Veyrat, poésie vivante, ouvre sa tunique, et dit à l'incrédule — « Tiens, touche... ; ma plaie est saignante. » — Aussi n'y a-t-il aucune des pièces dont se compose cet ouvrage où la pensée soit faible, l'expression lan-

guissante et décolorée. Des rudesses, des incorrections, peut-être oui, si l'on veut : mais partout l'énergie de la conception ; partout la vérité palpitante des images ; partout cette pointe d'acier qui fouille dans les recoins de l'âme, et qui en arrache pièce à pièce tout ce qu'elle recèle de plus intime.

Un morceau qui véritablement sort de ligne, soit pour l'élévation des idées, soit par la vigueur du raisonnement, soit pour la sombre majesté du style, c'est l'épître intitulée *A Childe-Harold*. Si l'on ne devait juger un auteur que par sa réputation, nous oserions à peine écrire le nom de Veyrat à côté de celui de lord Byron ; mais en ce siècle de charlatanisme, que prouve le défaut de réputation ? Et même autrefois, Shakespeare ne mourut-il pas ignoré, et le *Paradis* de Milton ne resta-t-il pas durant vingt ou trente ans oublié au fond d'une boutique poudreuse ? En frappant du pied sur la tombe de Childe-Harold, le poète savait qu'un fantôme irrité s'en échapperait et viendrait lui demander raison de son audace ; il le savait ; et cependant, nouveau David, il se sentit la force d'aller se mesurer contre le géant dont la voix avait chanté le doute, puis le néant, puis le désespoir.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'entrer plus avant dans l'appréciation de *La Coupe de l'exil* : qu'il nous suffise d'avoir indiqué les circonstances au milieu desquelles cette œuvre s'élabora.

Jean-Pierre Veyrat n'était pas homme à s'endormir sur des lauriers : son imagination inquiète rêvait déjà d'autres combats, d'autres péripéties ; mais la maladie

dont il était atteint (une maladie de poitrine) ne lui permit pas de réaliser ses trop vastes projets, *ægri somnia*.

Les rares instants de calme que lui laissait son mal, il les employait à remanier ses *Stations poétiques à Haute-Combe*, dont il n'a pu livrer au public que les deux premières livraisons. Dans l'intervalle, quelques pièces fugitives où l'indélébile sceau de l'exil et le cri d'une éternelle douleur viennent, comme par l'effet d'une puissance invincible, se mêler à la joie des peuples, à l'allégresse des rois, sortirent de sa plume. Telle fut l'ode qu'il composa à l'occasion du mariage de S. A. R. Mgr le duc de Savoie avec S. A. I. et R. madame Adélaïde-Françoise, fille de l'archiduc Reignier.

Quoiqu'horriblement allangui, et ne se tenant qu'à grand'peine sur ses jambes chancelantes, le malheureux poète aimait à respirer le plein air ; il sortait ; le soleil lui faisait du bien, le soleil de sa patrie ! Nous croyons encore le voir là, avec sa taille haute et grêle, qu'on eût dit un roseau courbé au souffle de l'aquilon, sa démarche lente et irrégulière, son front découvert que sillonnaient des rides précoces, ses lèvres amères, ses traits contractés, ses yeux noirs et aigus, qui seuls disaient, hélas ! que ce corps harassé et pâle n'était pas un cadavre !........

Il devait tomber *avec les feuilles d'automne*. Et en effet dès le mois d'octobre il fut obligé de se mettre au lit. Sentant sa fin s'approcher, il réclama les secours de la Religion. Un illustre consolateur, ne l'appelons pas ainsi, un père tendre, compatissant, dévoué, Mgr Bil-

liet, archevêque de Chambéry, vint le réconforter pour ce long voyage.

Parfois, au milieu des plaintes que lui arrachait la douleur, il s'interrompait ; il demandait une plume ; son génie lui dictait des poésies suprêmes..... ; il voulait les écrire. Un jour (et c'était l'avant-veille de sa mort) on resta sourd à ses instances, de crainte de le fatiguer. Le lendemain, au moment où sa femme et sa sœur l'entouraient de leurs soins et des témoignages de leur affection, il les arrêta. — « Voici, dit-il, mes derniers » adieux ; écoutez... » — Et il se mit à réciter des vers tellement beaux, tellement touchants, que les deux infortunées fondirent en larmes et s'agenouillèrent.....

Enfin, après une agonie cruelle, il expira le 9 novembre 1844, à l'âge de 34 ans.

Poète d'autrefois, il mourut pauvre et délaissé... Il faut le dire, les souffrances physiques, les tortures d'un orgueil irrité et ces déceptions infinies qui entourent l'homme de lettres, avaient aigri son caractère : il fut souvent injuste envers ses amis.

On a voulu douter de la conversion politique et religieuse de Jean-Pierre Veyrat ; mais une conviction profonde pouvait-elle manquer à celui qui entonna des chants si sublimes ?

Parmi ses compositions inédites, nous avons remarqué, 1° un volumineux récit, intitulé *Les fruits de la science*, où, sous des noms supposés, il paraît avoir eu l'intention de faire en partie l'histoire de ses propres malheurs ; l'épigraphe *Maledicta terra in opere tuo... spinas et tribulos geminabit tibi*, indique déjà d'elle seule

la couleur de cet ouvrage ; 2° un drame en cinq actes, n'ayant d'autre titre que celui-ci : *Naples, le* 13 *novembre* 1818. L'auteur estimait, dit-on, beaucoup ce travail ; il nourrissait le projet de le revoir, et de le livrer ensuite au théâtre ; 3° divers essais en prose et en vers, écrits la plupart dans la chaleur de la première inspiration, et appartenant à différentes époques.

Aujourd'hui, grâce à l'intervention de S. M. la reine douairière, Marie-Christine, qui accueille avec piété tout ce qui se rattache à l'antique abbaye restaurée par son auguste époux, grâce encore aux soins d'un illustre personnage qui ne demeure étranger à rien de ce qui est noble et généreux, S. Ex. M. le comte de Colobiano, les *Stations poétiques à Haute-Combe* peuvent être livrées au public. Cette œuvre de Veyrat malade, de Veyrat mourant, était trop remarquable pour être laissée dans l'oubli ; il n'y manque qu'une seule pièce, qui résumait en peu de lignes l'ensemble du poëme.

Chambéry, ce 9 novembre 1846.

Léon Ménabréa.

la couleur de cet ouvrage ; 2° un drame en cinq actes, n'ayant d'autre titre que celui-ci : *Naples*, le 13 novembre 1818. L'auteur estimait, dit-on, beaucoup ce travail ; il nourrissait le projet de le revoir, et de le livrer ensuite au théâtre ; 3° divers essais en prose et en vers, écrits la plupart dans la chaleur de la première inspiration, et appartenant à différentes époques.

Aujourd'hui, grâce à l'intervention de S. M. la reine douairière, Marie-Christine, qui accueille avec piété tout ce qui se rattache à l'antique abbaye restaurée par son auguste époux, grâce encore aux soins d'un illustre personnage qui ne demeure étranger à rien de ce qui est noble et généreux, S. Ex. M. le comte de Colobiano, les *Stations poétiques à Haute-Combe* peuvent être livrées au public. Cette œuvre de Veyrat malade, de Veyrat mourant, était trop remarquable pour être laissée dans l'oubli ; il n'y manque qu'une seule pièce, qui résumait en peu de lignes l'ensemble du poème.

Chambéry, ce 9 novembre 1816.

Léon Ménabréa.

STATION POÉTIQUE

A

L'Abbaye de Hautecombe.

In pace, in idipsum,
dormiam et requiescam.
PSALM.

DÉDICACE.

A SA MAJESTÉ MARIE-CHRISTINE,

Reine douairière de Sardaigne.

DÉDICACE.

La lyre d'or qui pleure à la voix du poète
A troublé la princesse au fond de sa retraite ;
Elle descend, le cœur navré, les yeux en pleurs;
Puis s'arrêtant au seuil : — « Quel Dieu sombre t'inspire,
« Roi des divins accords, n'as-tu rien sur ta lyre
« Que cette mélopée aux tragiques douleurs?

« Tant d'hymnes glorieux habitent ta mémoire :
« Cantilènes d'amour et strophes de victoire !
« Choisis dans les hauts faits des hommes et des dieux ;
« Mais laisse, ô Phémius ! laisse ces airs funèbres ;
« Ulysse erre sans doute au séjour des ténèbres....
« Je pleure assez, sans toi.... ton chant m'est odieux ! »

Ainsi dit Pénélope. * — Et vous, ô noble Veuve !
Dont le cœur fut aussi visité par l'épreuve,
Comme la reine grecque, oh! ne me dites pas
Que mon chant désolé réveille trop d'alarmes,
Que ma strophe plaintive épanche trop de larmes
Sur l'aride chemin que vont fouler vos pas !

Mais sous un cintre obscur de l'arche consacrée,
Pendant votre prière à la tombe adorée,
Laissez la lyre sainte à ses divins sanglots !
Quand un roi juste meurt, le deuil est sur la terre ;

* HOMÈRE. Odyssée, chant Ier.

Il en repose tant au sombre monastère
Dont l'étoile d'amour brille encor sur les flots !

Laissez-moi sur le marbre où le dernier repose,
Consacrer à son ombre un chant d'apothéose ;
Là je vous offrirai l'hymne de ma douleur ;
Devant le mausolée incliné jusqu'à terre,
J'entonnerai mon chant ; car nous pleurons un père,
O Reine ! où vous pleurez l'époux de votre cœur !

Chambéry, 1er juin 1843.

PREMIÈRE JOURNÉE.

I.

L'ETOILE DE LA MER.

II.

LE MONASTERE.

III.

AU SEUIL DU MONASTERE .

IV.

SOUS LE PORTIQUE.

V.

EVOCATION.

I.

PROLOGUE SUR LE LAC.

L'ETOILE DE LA MER.

Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent, où les oranges couleur d'or brillent à travers un sombre feuillage, où le ciel toujours serein fait respirer l'haleine parfumée du zéphyr, où le myrte, symbole de l'amour, croît auprès du fier laurier?

(GOETHE.)

L'ÉTOILE DE LA MER.

LE VOYAGEUR.

Connais-tu, gondolier, une côte adorée
Où l'amandier fleurit sous la neige au printemps,
Où le saule pareil à la vierge éplorée,
Baigne aux flots bleus du lac ses longs rameaux flottants?

LE GONDOLIER.

Fille des coteaux verts où blanchit l'aubépine,
Amante des parfums, ouvrière aux bras d'or,

Abeille, connais-tu les fleurs de la colline
Et la ruche odorante où tu mets ton trésor?

LE VOYAGEUR.

Compagnon, la soirée est belle,
L'oiseau chante dans les halliers;
Laisse dériver ta nacelle
Le long de ces verts peupliers.

LE GONDOLIER.

Mes bras sont courbés sur la rame;
Chante, bel oiseau du bonheur!
Quelle rive chère à ton âme
Vas-tu revoir, ô voyageur?

LE VOYAGEUR.

Connais-tu cette rive où le lis des vallées
D'un arôme d'amour parfume au loin les airs;

Où la vierge des monts, dans des nuits étoilées,
Au bras de son amant suit les sentiers déserts?

LE GONDOLIER.

Je connais une fleur plus belle que la rose,
Sa tige a pris racine aux fentes de mon mur;
Mon souffle la féconde et ma sueur l'arrose,
Et je garde du vent sa tunique d'azur.

LE VOYAGEUR.

La fauvette et la tourterelle
Peuplent ces bords hospitaliers;
Laisse dériver ta nacelle
Le long de ces verts peupliers.

LE GONDOLIER.

Mes fils ont une sainte mère;
Chante, fauvette du bonheur!

En filant elle attend leur père,
Il tarde.... où vas-tu, voyageur?

LE VOYAGEUR.

Connais-tu la montagne où le grand aigle habite,
Où la cascade en pleurs tombe du rocher nu;
Où l'on entend la nuit la voix du cénobite
Monter dans les échos vers un monde inconnu?

LE GONDOLIER.

Je connais sur ces monts une maison rustique,
Nid d'aiglons envolés, qu'ombrage un vieux noyer,
Et sous son toit, semblable au patriarche antique,
Un vieillard calme et grave assis à son foyer.

LE VOYAGEUR.

L'airain tinte dans la tourelle
Sur les tombeaux des chevaliers;

Laisse dériver ta nacelle
Le long de ces verts peupliers.

LE GONDOLIER.

C'est la maison de mon vieux père;
Sonnez, ô cloches du bonheur!
Triste et seul il pense à ma mère,
Et pleure... où vas-tu, voyageur?

LE VOYAGEUR.

Connais-tu la chapelle où la foi de nos pères
A sculpté dans le marbre un peuple de héros,
Où les rois, humblement à genoux sur les pierres,
Interrogeaient la mort, au murmure des flots?

LE GONDOLIER.

Sous le clocher voisin qu'un dernier rayon dore,
Je connais une pierre où priaient mes aïeux;

Les larmes de ma mère y sont tièdes encore ;
La colombe d'amour a pris son vol aux cieux !

LE VOYAGEUR.

Regarde, une lampe fidèle
Veille toujours sous les piliers ;
Laisse dériver ta nacelle
Le long de ces verts peupliers.

LE GONDOLIER.

La mort sur son nid l'a trouvée ;
Veille, ô lampe de ma douleur !
Le milan guette sa couvée,
Dieu veille.... où vas-tu, voyageur ?

LE VOYAGEUR.

Connais-tu...? mais la nuit monte avec les étoiles,
Le lac semble pleurer le beau jour qui n'est plus,

L'ÉTOILE DE LA MER.

Le pêcheur a plié ses filets et ses voiles,
La cloche du couvent a sonné l'Angelus!

LE GONDOLIER.

C'est l'heure de prier : — salut, vierge immortelle,
Rose du saint amour, lis sacré du désert,
Comme sur le vaisseau, veille sur la nacelle,
Sois l'Etoile du lac, Etoile de la mer!

LE VOYAGEUR.

Laisse en paix ta rame fidèle,
L'oiseau se tait dans les halliers,
Et viens amarrer ta nacelle
Aux pieds de ces verts peupliers!

LE GONDOLIER.

L'amour n'est pas fils de la terre;
Il se tait l'oiseau du bonheur!

Plus haut est son nid solitaire ;

Voici le port, ô voyageur !

II.

LE MONASTÈRE.

LE MONASTÈRE.

Et je m'assis rêveur sur une pente sombre
D'où le cloître à mes yeux se dessinait dans l'ombre ,
Et je me demandai : que sont venus chercher
Dans cette solitude et sur ce bord austère ,
Ceux qui peuplent les murs de ce toit solitaire
Posé comme un nid d'aigle au penchant du rocher ?

Ils n'entendent ici que la plainte éternelle
Du flot battant les murs de l'antique tourelle,
Que les cris effrayants des nocturnes oiseaux,
Que le bruit des autans pleurant sur les rivages,
Répété par l'écho des cavernes sauvages,
Ou la voix de la brise à travers les roseaux.

Ils sont venus au pied de la croix solitaire
Déposer devant Dieu leur fardeau de misère.
Ils se sont retirés des fêtes des humains;
Ils ont vu l'avenir dans un lointain sublime;
Entre eux et l'univers ils ont mis un abîme,
Et derrière leurs murs coupé tous les chemins.

Par des sentiers perdus, par la route suivie,
Ils sont venus des bords extrêmes de la vie;
Ceux-ci du désespoir et ceux-là de l'amour,
De la joie et des pleurs, du calme et du délire,
Du trône et de l'autel, du glaive et de la lyre,
Boire au même calice et vivre au même jour.

Que veulent-ils, Seigneur, ces hommes de mystère,
Fiers pèlerins qui n'ont pas assez de la terre?
Cherchent-ils le sentier qui mène jusqu'à toi?
Titans audacieux pour ravir le ciel même
Ils entassent les monts dans la lutte suprême,
Le rocher de l'amour sur celui de la foi.

Que s'est-il donc passé dans ces hommes étranges?
Ont-ils dans leur sommeil lutté contre des anges?
Le vent glacé de Job les a-t-il agités?
L'Esprit sur les hauteurs a-t-il ravi leur âme?
Dieu leur a-t-il parlé dans un buisson de flamme
Quand ils portent si haut leurs désirs indomptés?

Avez-vous entendu du haut de cette rive
Le rossignol en pleurs et la mouette plaintive,
La vague se briser sur le rocher désert?
La tristesse des nuits a voilé la nature,
Le sapin des forêts exhale un sourd murmure,
Les échos ont gémi, le bruit monte et se perd.

Avec plus de tristesse encore et de mystère,
Le cantique des nuits monte du monastère,
Le flot le porte au loin sur son bord attristé.
A ces voix de douleur hautes et solennelles
Que les vents vont porter aux voûtes éternelles,
Quel cœur demeure sourd et n'est pas agité?

Oh! vous pouvez passer près de cette demeure,
Sans que votre œil se mouille et que votre âme pleure,
Vous qui posez en bas la tente du bonheur,
Qui n'êtes pas montés sur la cime première
D'où l'on voit l'Infini poindre dans la lumière;
Passez, passez plus loin, ô vous, mais moi, Seigneur...?

Passez sans trouble au sein, sans larme à la paupière,
Vous qui n'avez jamais pleuré sur une pierre....
Héritage funèbre où saigne encor mon cœur!
Vous tous que l'avenir à ses fêtes convie,
Vous qui ne savez pas ce que c'est que la vie,
Passez, passez encore, ô vous, mais moi, Seigneur,

Mais moi qui t'ai cherché dans la nuit de l'orage,
Moi qui t'ai vu passer derrière le nuage,
Moi qui t'ai conjuré par la crainte et l'amour,
Par le cri de mon cœur, par toute la nature,
Trompé par la science et sa haute imposture;
Car elle n'est qu'une ombre et ton Verbe est le jour!

Moi dont le cœur rompu dans sa forte espérance
Ne sait rien d'ici-bas, excepté la souffrance,
Moi qui fus convié par la seule douleur,
Dont les pieds ont saigné sur les chemins du globe,
Dont la ronce sauvage a déchiré la robe,
Pèlerin sans foyer, mais moi, mais moi, Seigneur!

Ah! comment passerai-je auprès de ta demeure
Sans que mon cœur se trouble et que mon âme pleure?
N'es-tu pas mon désir, mon tourment et ma foi?
Tous ceux que j'ai perdus dans ma tristesse amère,
Mes frères et mes sœurs, et mon père et ma mère,
O mon dernier espoir, ne sont-ils pas en toi?

Ah! chantez! ah! pleurez l'hymne des funérailles,
Le plus sombre qui soit sorti de nos entrailles,
Je m'unis à vos chants, frères de ma douleur!
Dans la même prison nous secouons nos chaînes,
Et l'on ne trouve pas dans les langues humaines
Un mot qui sonde à fond notre puits de malheur.

III.

AU SEUIL DU MONASTÈRE.

AU SEUIL DU MONASTÈRE.

J'erre dans le désert et ma route est perdue,
Cénobite, ouvre-moi, la nuit est descendue.
Avant d'être couvert par ses voiles épais,
J'ai vu sur votre tour resplendir la croix sainte
Et je suis accouru frapper à cette enceinte.
— Voyageur, que veux-tu? — la paix.

3

J'ai voyagé longtemps dans des forêts sauvages,
Par des sentiers fuyants sans jour et sans rivages;
L'océan m'a roulé sans me pousser au port,
L'onde de cette mer est si forte et salée
Qu'elle a brisé mon cœur comme une urne fêlée.
— Hélas! d'où viens-tu? — de la mort.

J'étais jeune et j'avais des trésors d'allégresse,
Les biens de l'espérance et ceux de la jeunesse,
Une âme ouverte à Dieu comme la fleur au jour.
Le monde m'a tout pris dans ce rude voyage,
Un seul débris me reste échappé du naufrage;
— Entre, qu'apportes-tu? — l'amour.

CHŒUR DE MOINES.

UNE VOIX.

L'amour triomphe des ténèbres;
La mort est aux sentiers funèbres
Que ses rayons n'éclairent pas;
Le monde est la mer sans rivage,

Le siècle est la forêt sauvage
Où l'on marche dans le trépas.

LE CHOEUR.

Il a tiré le jour de la nuit solitaire,
Le pécheur de la mort et l'homme du néant :
Gloire à Dieu sur la terre
Et sur les flots de l'Océan!

II[e] VOIX.

La paix n'est pas dans la prairie
Où sous l'herbe épaisse et fleurie
Habite le serpent vengeur;
La nuit a déchiré ses voiles;
Cherche plus haut que les étoiles,
Lève les yeux, ô voyageur!

LE CHOEUR.

Il t'a vu sur le gouffre, à la dernière cime,
Et tu tombais sans lui, rêveur audacieux;

Gloire à Dieu dans l'abîme
Et dans les profondeurs des cieux!

LE VOYAGEUR.

Pour monter jusque dans sa gloire,
Sur le faîte du promontoire,
Je veux me bâtir une tour;
Autans, emportez-moi vers elle,
Donne-moi ton aile, hirondelle,
Prête-moi ton vol, ô vautour!

LE CHOEUR.

Qui connaît le sentier où dans sa gloire il passe?
L'aigle à suivre son ombre a fatigué ses yeux;
Gloire à Dieu dans l'espace
Et dans les profondeurs des cieux!

I[re] ET II[e] VOIX.

L'aile de l'amour est plus promte!
Si tu veux monter plus tôt, monte

De la tour des pleurs, ô martyr!
Prends pour lui porter ta souffrance,
L'hirondelle de l'espérance
Et le vautour du repentir!

LE CHOEUR.

Il a tiré le jour de la nuit solitaire
Le pêcheur de la mort et l'homme du néant;
Gloire à Dieu sur la terre
Et sur les flots de l'océan!

IV.

SOUS LE PORTIQUE.

SOUS LE PORTIQUE.

Aux vitraux lumineux de l'enceinte sacrée,
J'ai vu briller la lampe aux aïeux consacrée,
Et l'on dit que vos cœurs, mystérieux flambeaux,
Avec elle en ces lieux veillent sur des tombeaux;

Conduisez-moi, mon père, à ces parvis de larmes,
Que je puisse y verser mes secrètes alarmes ;
Y recueillir mon cœur à l'ombre de la croix
Et rêver du néant sur la cendre des rois.
Je veux y demander, sur les dalles funèbres,
Comment le jour se fait derrière les ténèbres;
Incliner jusqu'à terre un front découronné,
Et dire comme Job : pourquoi donc suis-je né?
Je suis venu poussé par un tourment sublime,
Interroger plus bas le fond noir de l'abîme.
Et scruter de plus près dans mon cœur agité
L'énigme de la vie et de l'éternité.

LE MOINE.

Toi qui cherches la vie et son divin mystère,
Au nom de qui viens-tu?

LE VOYAGEUR.

Je viens au nom du Père.

LE MOINE.

Mais la vie as-tu dit est l'ombre de la mort,
Le plaisir est un fruit qu'habite le remord;
Le serpent sous les fleurs veille dans la prairie,
Le supplice est au fond de toute rêverie;
Cette vie est semblable à la vague des mers,
Plus on boit de ses flots et plus ils sont amers.
La mort est dans les eaux et les fruits de la terre;
Mais il est un fruit d'or, une onde salutaire
Pour exalter la vie à l'immortalité,
Ce fruit d'or c'est l'amour; cette eau, la charité!

LE VOYAGEUR.

Hélas! c'est là ma soif et ma faim immortelle;
Ma lèvre ardente aspire à la source éternelle,
La faim a tourmenté mes sens inassouvis.

LE MOINE.

Au nom de qui viens-tu?

LE VOYAGEUR.

Je viens au nom du Fils!

LE MOINE.

Heureux qui dans l'amour a reconquis la vie!
Au banquet éternel heureux qui se convie!
Mais pour cueillir ce fruit de l'immortalité
Dans la sombre forêt où la mort t'a porté;
Pour te conduire au bord de la source sacrée
D'où coulera la vie à ta lèvre altérée,
Dans ces chemins perdus de néant et de bruit,
Quel flambeau prendras-tu, pâle enfant de la nuit?

LE VOYAGEUR.

Le flambeau qui lui-même est la splendeur première,
La lumière du jour, le jour de la lumière.

LE MOINE.

Au nom de qui viens-tu chez les enfants du Christ?

LE VOYAGEUR.

Au nom de l'Éternel : Père, Fils, Saint-Esprit!

V.

ÉVOCATION.

ÉVOCATION.

Et franchissant le saint portique,
D'un pas lent et silencieux,
J'entrai dans la chapelle antique
Où dort la cendre des aïeux.
Aux murs déserts du sanctuaire,
Des bords de l'urne funéraire
Tombait une pâle lueur!
La mort veillait avec la lampe,
Et seul, je sentis sur ma tempe
Passer une froide sueur.

Et voilà donc où vient la gloire!
Et voilà donc où nous venons!
Au néant seul est la victoire
Et la mort a conquis nos noms!
Ainsi, passez, ô tributaires,
Humbles vassaux, grands feudataires,
Ici la route et là le port!
Moissonneurs aux vastes domaines,
Glaneurs des misères humaines
Portez vos gerbes à la mort.

Passez, ô races condamnées,
C'est là le suzerain jaloux
Qui prend les fruits de vos journées
Et pour qui vous moissonnez tous!
Travaillez donc, ô grands poètes,
Conquérants, allez aux conquêtes,
O Rois, plantez vos pavillons;
Voyagez au loin, hirondelles,
Sautez, sautez, ô sauterelles,
Agitez-vous dans vos sillons!

Ici, le faucheur redoutable
Prend l'épi vert et l'épi mûr ;
C'est le créancier intraitable,
C'est le chasseur dont l'arc est sûr.
C'est le monarque de victoire ;
Il règne sur le promontoire
Où va sombrer l'humanité,
Et son épée inassouvie
Garde les portes de la vie
Et le seuil de l'éternité.

Don Juan se lève dans sa joie :
— A moi le bonheur et le jour,
Le monde est une riche proie,
La vie est un banquet d'amour.
Je veux qu'au sein de ma demeure
Le temps ne marque plus qu'une heure,
L'heure éternelle du plaisir ;
Venez, amis, je vous convie,
Vous asseoir au banquet de vie
Entre l'ivresse et le désir !

L'amphore s'emplit et se vide
Aux doux sons d'une lyre d'or;
La lèvre brûle, et plus avide
S'attache au liquide trésor.
— Remplissez ma coupe d'ivoire;
Compagnons, je bois à la gloire! —
A la jeunesse! — à la beauté! —
A tout bonheur sur toute rive!
Et vous?.... Mais quel est ce convive,
Et par qui fut-il invité?

Laissant éclater sur leur troupe
Le rire glacé du remord,
L'étranger soulève sa coupe :
— Amis, moi je bois à la mort!
Je suis vieux et j'ai vu vos pères
Boire à la beauté de vos mères....
Votre heure aussi sonne au destin;
Amis, vous l'avez avancée,
Avant que la nuit soit passée
Vous viendrez tous à mon festin!

Sèche tes pleurs, belle Lénore,
Dernier amour du vieux manoir,
Voici sur la route sonore
Le cavalier au coursier noir.
Il revient enfin de l'armée!
— Partons, partons, ma bien-aimée,
Mon cheval hennit au chemin.
— Je n'ai rien dit à mon vieux père,
Je n'ai pas embrassé ma mère!
— Ils viendront t'embrasser demain!

Le cavalier de la ballade,
L'étreignant de sa rude main,
Lui donne une sombre accolade,
Le baiser du dernier hymen.
O mère, ô sein qui l'as portée,
O vieux père qui l'as dotée
Des soins de ton amour jaloux,
Avais-tu tant souffert, ô mère,
Tant veillé de nuits, pauvre père,
Pour la livrer à cet époux!

Levez-vous, ô grand capitaine,
Montez sur la plus haute tour!
Dénombrez de l'œil dans la plaine
Votre armée au vaste contour.
En avant, et voici le monde!
La terre aujourd'hui, demain l'onde
Ploîront sous votre bras tonnant!
— Le spectre du nord tend son piége
Les prend dans son manteau de neige,
Ils sont.... où sont-ils maintenant!

Le vent dissipe le tonnerre,
La paix ramène un plus beau jour,
L'industrie a fleuri la terre
Comme un vaste jardin d'amour.
Les arts ont produit leurs merveilles,
La ruche essaime ses abeilles,
A l'œuvre, ô grand Exécuteur!
La moisson mûrit abondante,
Dans la ville, aux champs, sous la tente,
Va, passe, Ange exterminateur!

Ton cortége de noirs fantômes
Frappe en courant sur tout chemin,
Et tu dévides les royaumes
Comme un écheveau dans ta main.
Tu revêts un masque de gloire
Et l'on t'appelle dans l'histoire,
Alexandre ou Napoléon,
Ou, de ton arc tu poursuis l'homme,
Chasseur sauvage, et l'on te nomme,
Nembrod, Attila, Pharaon!

Qui pourra vaincre l'invincible?
Qui trompera le grand archer?
Sa flèche vole vers la cible
A travers l'onde et le rocher.
Devant ce guerrier formidable
Quel mur d'airain restera stable?
Quelle tour sur son fondement?
Sa fille aînée est la tempête,
La terre entière est sa conquête,
Le désespoir son élément!

Pourtant, dans ce monde où soupire
L'esclave soumis à ta loi,
Tu n'as pas toujours eu l'empire,
Roi du néant, ô triste roi!
Tu n'étais pas, lorsque la terre,
Au souffle du divin mystère,
Epanouissait sa beauté;
Quand l'homme en son âme ravie
Voyait le fruit d'or de la vie
Mûrir pour l'immortalité!

Tu n'étais pas, quand notre père
Se leva si grand devant Dieu,
Que tous les hôtes de la terre
Le saluèrent d'un seul vœu;
Si plein de splendeur et de grâce,
O mort, que l'aîné de ta race
N'osa l'aborder qu'en rampant!
Va! ton empire est éphémère!
Ne sais-tu pas que notre Mère
Du pied écrasa le Serpent?

Non, non, dans son pâle royaume,
Vous ne tombez pas, ô vivants,
Pour n'être qu'un débris de l'homme,
Poussière errante au gré des vents!
Non, vous n'êtes pas, ô poussières,
Tout ce qui reste de nos pères!
Ah! le doute est ici trop lourd!
Je pousserai mon cri sublime :
N'entends-tu pas ma voix, abîme?
O vieux précipice, es-tu sourd?

Par ma pensée et par mon âme,
Par le cri d'un cœur indompté
Qui sent brûler en lui la flamme
De la sainte immortalité,
S'il n'est pas vrai que cette terre
Soit le dernier mot du mystère,
Si le Christ a vaincu pour nous,
O vous qui dormez dans la poudre....
Dût éclater sur moi la foudre!
Je vous évoque.... levez-vous!

Aux cris ardents de ma prière,
Il se fit un étrange bruit,
Et je vis remuer la pierre
Et l'ange passa dans la nuit.
O mon Dieu! n'était-ce qu'un rêve,
La statue agita son glaive,
L'autel alluma ses flambeaux,
Et dans cette sombre épopée,
Les vieux guerriers ceints de l'épée
Se levèrent sur leurs tombeaux!

Nuit de terreur, lugubre scène!
Mon cœur en moi trembla si fort,
O grand Dieu, que j'existe à peine
Depuis ce rêve de la mort!
Je tombai le front sur la pierre,
La nuit envahit ma paupière
Et mon esprit était perdu —
Et quand vint l'aube matinale,
L'on me releva sur la dalle
Où j'étais encore étendu!

DEUXIÈME JOURNÉE.

LA COMMÉMORATION DES MORTS.

O Roi, O notre antique Monarque! viens, sors du tombeau, parais sur le bord avancé de ce monument; que ton pied se lève chaussé du brodequin de pourpre, que la tiare royale montre à nos yeux ses splendides ornements!

(ESCHYLE, *les Perses*, trad. de M. Pierron.)

I.

PROLOGUE.

Chantons l'hymne aux tristes accents,
Faites retentir le péan funèbre.
(ESCHYLE, *les sept Chefs devant Thèbes.*)

PROLOGUE.

I.

LE VOYAGEUR.

Dans le beffroi du monastère
Le bourdon gronde sourdement;
Que sa voix est triste, ô mon père,
Et quel funèbre tintement!

LE MOINE.

C'est la voix qui chante et qui pleure
L'exilé qui retourne aux cieux;

C'est le jour, mon fils, et c'est l'heure
Où nous prions pour les aïeux.

LE VOYAGEUR.

Ah! laisse-moi fuir, ô mon père,
Au plus profond de ce désert....
L'on sonnait ainsi pour ma mère,
Sainte pitié! j'ai tant souffert!

LE MOINE.

N'éloignez pas votre pensée
De la tristesse et de la mort;
L'une veille à la traversée
Et l'autre, ô mon fils, est le port.

LE VOYAGEUR.

Port de malheur et de ténèbres
Où la vague pousse et s'enfuit;

Qui sait tes abîmes funèbres,
Ecueil redouté de la nuit?

LE MOINE.

Ah! si tu veux, âme inquiète,
Que les morts parlent devant toi....

LE VOYAGEUR.

Paix! silence, ô mon père, arrête;
Oh! qu'as-tu dit? malheur à moi!

II.

Je me souvins alors de cette nuit étrange
Où j'avais vu passer la figure de l'ange;
Où les vieux chevaliers, debout dans leurs manteaux,
Parurent tout armés aux seuils de leurs tombeaux;
Et le même frisson qui courut dans ma veine
Me saisit comme au soir de la lugubre scène....
Et je dis au vieillard, triste et baissant les yeux :
« Allons, mon père, allons prier pour les aïeux!

III.

Le soleil achevant sa course triomphale
Avait illuminé la vitre occidentale;
Son large rayon d'or sur les vitraux glissant,
Dans la pourpre et l'azur se teignait en passant;
Ou, comme un dard de feu tombé de la coupole
Au front de la statue allumait l'auréole,

Et, plongeant en reflets sous l'arche du milieu,
De lumière et de gloire inondait le saint lieu.

Les moines, deux à deux, entrèrent dans l'enceinte,
D'une main en passant puisèrent à l'eau sainte,
Puis rangés en trois chœurs, alternant dans l'accord,
Entonnèrent le chant de triomphe et de mort.
Portant dans ses versets tout un âge héroïque,
Le grand hymne éclata sur le mode hébraïque,
Et le psaume brûlant et le cantique en pleurs
Réveillaient tour à tour la gloire ou les douleurs.

II.

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON I.

LEÇON Iʳᵉ.

STROPHE.

Je chanterai ta gloire aux peuples de la terre,
Sur l'orgue et la cithare et dans le chœur sacré;
Tu ne m'as pas jugé, Seigneur, dans ta colère,
J'ai crié de l'abîme et tu m'as retiré!

ANTISTROPHE.

Pourquoi gémir mon âme et qui t'a désolée?
Source éclose au désert des flancs nus du rocher

Tu coulais fraîche et pure, et le vent t'a troublée
Et l'urne du passant ne vient plus te chercher.

STROPHE.

Le Seigneur sur le roc a bâti ma demeure,
Dans l'orage et les vents j'habite sans effroi;
Sa main sur mon cadran a fait reculer l'heure,
Il a comblé d'amour la vieillesse du roi.

ANTISTROPHE.

Comme l'eau du torrent ont fui mes jours prospères,
Je marche dans la nuit seul avec le malheur;
J'irai dormir bientôt à côté de mes pères,
L'arc de mes ennemis a plongé dans mon cœur!

LE CHOEUR.

Qu'il bénisse ou qu'il pleure, heureux le cœur fidèle,
Heureux le doux pasteur aimé de ses troupeaux;

Il viendra s'endormir à l'ombre de ton aile
Et se réveillera, mon Dieu, dans ton repos!

PRIÈRE.

De mes péchés, Seigneur, si le vase déborde
Le vase de mes pleurs verse de tous côtés!
Mesure ta vengeance à ta miséricorde,
Ne la mesure pas à nos iniquités.

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON II.

LEÇON IIe.

Je montai sur la cime où Dieu parle au prophète,
Et je lui dis : Seigneur, qui gardera ta loi?
Ton peuple est sans étoile au sein de la tempête,
Ton troupeau sans pasteur, qui prendras-tu pour roi?

Et Dieu me dit : va sous la tente
Où dort le chef des bataillons,

Prends-lui son épée, et la plante
Au devant de ses pavillons.

Je fis comme avait dit la parole divine,
Et je revins vers Dieu par un secret sentier,
Et Dieu me dit : qu'a fait le glaive du guerrier ?
— Seigneur, il a poussé le chardon et l'épine
Avec un rameau de laurier.

— L'épine du désert, le chardon de la grève
Ne croîtront pas aux lieux où va fleurir ma loi ;
Dans les mains du guerrier je briserai son glaive,
Ce n'est pas celui-là que je prendrai pour roi.

Vois-tu cet homme dans la plaine,
Pressant ses bœufs de l'aiguillon,
Va, prends-lui sa verge de chêne
Et plante-la dans le sillon.

A l'ordre du Seigneur j'obéis sans réponse
Et je revins vers lui par le secret sentier,
Et Dieu me dit : qu'a fait l'aiguillon du bouvier?
— Seigneur, il a produit la ciguë et la ronce
Sur une branche d'olivier.

— La ciguë est la mort, et l'olivier sauvage
Est la paix du tyran qui ne sait pas ma loi;
Je romprai dans ses mains le joug de l'esclavage
Ce n'est pas celui-là que je prendrai pour roi.

Vois ce vieillard qui se promène
D'un pas lent au bord du chemin;
Va, prends-lui son bâton d'ébène
Et plante-le dans son jardin.

J'obéis au Seigneur, le maître des merveilles;
Et lui, quand je revins pâle encore et tremblant,

— Qu'a produit le bâton du vieillard au pas lent?
Il a produit des fleurs où meurent les abeilles
Et des fruits noirs d'un suc brûlant.

— C'est le fruit de la fraude et sa fleur symbolique,
Ce vieillard a vendu la justice et la loi;
Je romprai le bâton du jugement inique,
Ce n'est pas celui-là que je prendrai pour roi.

Vois au penchant de la colline
Ce blond pasteur sous son figuier,
Prends sa houlette d'aubépine
Et plante-la dans le sentier.

Je fis comme avait dit le maître des royaumes,
Et lorsque je revins sous les yeux du Seigneur,
— Qu'a fait dans le sentier le sceptre du pasteur?
— Seigneur, il a produit des fleurs à doux arômes
Et des fruits d'exquise saveur.

— C'est la fleur de l'amour et le fruit de justice,
Ce pasteur a marché sous l'ombre de ma loi,
Et j'armerai son cœur et son bras pour la lice,
Allez! c'est celui-là que j'ai choisi pour roi!

— C'est le fruit de la fraude et sa fleur symbolique,
Ce vieillard a vendu la justice et la loi;
Je romprai le bâton du jugement inique,
Ce n'est pas celui-là que je prendrai pour roi.

Vois au penchant de la colline
Ce blond pasteur sous son figuier,
Prends sa houlette d'aubépine
Et plante-la dans le sentier.

Je fis comme avait dit le maître des royaumes,
Et lorsque je revins sous les yeux du Seigneur,
— Qu'a fait dans le sentier le sceptre du pasteur?
— Seigneur, il a produit des fleurs à doux arômes
Et des fruits d'exquise saveur.

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON III.

PAROLES DU SEIGNEUR.

LEÇON IIIᵉ.

PAROLES DU SEIGNEUR.

Je mettrai sur son front un signe de puissance,
L'aigle le salûra dans les hauteurs des cieux,
Le lion ne pourra soutenir sa présence,
L'aspic le regard de ses yeux.

Son pied droit chaussera l'éperon de victoire,
Je couvrirai ses reins de mon large manteau,
Et son glaive jamais, sans honneur ou sans gloire,
Ne sortira de son fourreau.

Car c'est moi qui l'ai pris au flanc de sa colline,
Sur les bords du torrent où buvait son troupeau,
Et j'ai choisi, dit Dieu, son bâton d'aubépine
Pour porter aux vents mon drapeau.

Un torrent coulait seul dans son champ de tristesse,
Deux fleuves sous ses lois accourront s'épancher;
Je ceindrai ses états comme une forteresse
D'une ceinture de rocher.

J'étendrai son domaine aux bords où tu soupires
Beau fleuve aux cornes d'or par le jour attiédi;
Je mettrai dans ses mains la clef des deux empires
Et la balance du midi.

Sur la montagne blanche où l'azur est sans voile,
Où le vent livre aux monts un éternel assaut,
Ma main au dernier pic posera son étoile
Pour qu'elle brille de plus haut.

Les peuples la verront dans sa splendeur divine
Et diront : quoi! c'est là l'étoile du pasteur
Qui paissait ses brebis aux flancs de la colline!
D'où lui vient cet excès d'honneur?

— Il lui vient du Seigneur à qui seul est l'empire,
Qui meut tout l'univers sur ses brûlants essieux,
Qui rallume un soleil quand une étoile expire
Et qui règne au plus haut des cieux!

Et parce que ses fils ont moissonné ma gerbe,
Qu'ils n'ont pas fait manger au peuple un pain amer,
Je mettrai dans leurs mains la ville au nom superbe
Dont le pied se baigne à la mer.

Et deux fleuves encore arroseront leurs plaines
Jusqu'au jour du partage où, cédant à mon vœu,
J'enfermerai deux mers dans leurs riches domaines
Et la montagne du milieu.

Je les aurai pour fils comme ils m'ont eu pour père,
Car j'ai fait avec eux un pacte solennel!
— C'est l'arrêt du Seigneur, le maître de la terre,
Le Grand, le Très-Haut, l'Eternel!

L'HYMNE DES AIEUX.

AVANT L'HYMNE.

LEÇON IV.

AVANT L'HYMNE.

Or le peuple à Baal fit des vœux sacriléges ;
Comme un torrent gonflé par l'orage et les neiges,
La coupe d'injustice écuma sur les bords;
La harpe descendit à d'ignobles accords;
Les dieux de l'étranger inondèrent les rues,
Les filles de débauche à leur suite accourues,

Etouffaient la pudeur de leur baiser amer,
Et le crime montait comme la haute mer.
Jacob ne fut bientôt plus qu'un puits d'amertume
Où la vague roulait sa fange et son écume.

Mais Dieu, qui vit l'abîme écumer et s'enfler,
Appela l'aquilon et lui dit de souffler.

LEÇON IVe.

LE CORYPHÉE.

Le vent glacé des nuits est plein de bruits funèbres.
L'oiseau n'a pas cherché son nid pour se coucher,
Les chiens hurlent au loin, et pendant les ténèbres
Des feux luisent sur le rocher.
Dans les entrailles de la terre
On entend comme un sourd tonnerre,

Le glaive du guerrier brûle comme du feu.
Les arbres ont gémi sur la haute montagne,
Et l'époux en pleurant embrasse sa compagne,
Comme au jour du dernier adieu.

LE CHOEUR.

Quand le jour paraîtra, que verrons-nous, grand Dieu?...

LE CORYPHÉE.

L'étoile du matin s'éloigne avec tristesse,
Comme une vierge en pleurs... L'aube blanchit dans l'air,
Voici le jour!... il vient avec trop de vitesse...
Que de fer, mon Dieu, que de fer!
Sur les montagnes escarpées
D'où viennent ces forêts d'épées,
Ces lances et ces dards et ce peuple en courroux?
Les vallons en sont pleins, la montagne en est pleine;
Ils montent des coursiers dont la foudre est l'haleine,
Ils ont du sang jusqu'aux genoux!

LE CHOEUR.

Monte vers Dieu, Prophète, et parle-lui pour nous!...

LE PROPHÈTE A DIEU.

L'ennemi dans nos champs a planté sa bannière,
Sur nous du haut des monts comme un aigle il s'abat;
Ton peuple attend, Seigneur! voici sa nuit dernière
Si tu ne descends au combat!
Seigneur, que ta droite se lève,
Ceins ta cuirasse et prends ton glaive;
Qui peut, ô Dieu vivant, se mesurer à toi?
L'ennemi de ton nom n'a jamais vu ta face,
Montre-toi! la tempête emportera sa race,
La terre tremblera d'effroi!

MOMENT D'ATTENTE.

Dieu se tait! venez tous et priez avec moi!

LE PROPHÈTE ET LE CHOEUR.

Seigneur, vois nos enfants, nos femmes et nos mères!
Vers ton trône éternel ils élèvent les mains;
Ils n'ont point de l'exil bu les ondes amères,
Ils en ignorent les chemins;
Leur apprendras-tu, divin Maître,
Si tôt.... si tard à les connaître?
N'attache pas l'anneau de l'esclave à nos pas!
Que dira l'univers si ton peuple succombe?
Qui chantera ton nom? Ni l'exil, ni la tombe,
Ni les enfers, ni le trépas.

SILENCE PROLONGÉ.

Qu'allons-nous devenir, le Seigneur n'entend pas?...

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON V.

PAROLES DU SEIGNEUR.

Ve LEÇON.

PAROLES DU SEIGNEUR.

Je n'ai point entendu ta prière insensée,
Car tu ne m'as prié qu'au grand jour du danger;
Comme en un livre ouvert j'ai lu dans ta pensée
Et tu disais : « Heureux les fils de l'étranger!

« Ils adorent des dieux qu'ils font à leur image,
« Ils vivent sous des lois qu'ils font selon leur vœu ;
« Les douces voluptés habitent leur rivage;
« L'or, l'amour, le plaisir, ils n'ont pas d'autre Dieu!

« Qu'ils viennent! nous irons au-devant de nos frères,
« Nous chanterons pour eux les hymnes du festin,
« Et nous les recevrons au foyer de nos pères,
« Et nous ceindrons leurs fronts des roses du matin. »

C'est pourquoi j'ai laissé déborder ma colère,
J'ai dit aux étrangers : — Venez ! — ils sont venus!
Ils ont battu tes fils comme l'épi sur l'aire.
Tu voulais les connaître et tu les as connus.

L'HYMNE DES AIEUX.

AVANT L'HYMNE.

LEÇON VI.

LE CHANT DE LA CAPTIVITÉ.

AVANT L'HYMNE.

Or, quand ils furent tous assis sur le rivage,
Exilés et comptant les longs jours du veuvage,
Au triste souvenir de la patrie en pleurs,
Commença d'éclater l'hymne aux grandes douleurs.

La fille de Sion prit sa harpe plaintive,
Et les chœurs répondaient aux chants de la captive,
Et le jeune guerrier et le vieillard tremblant
Maudissaient le vainqueur dans un verset brûlant.

LEÇON VIe.

STROPHE.*

Je pleure dans l'exil assise au bord du fleuve;
Le nid de la colombe appartient au vautour.
Le sang a teint les eaux où ma bouche s'abreuve,
J'étais épouse et je suis veuve,

* La strophe est chantée par le coryphée du chœur des femmes (*la fille de Sion*) et l'antistrophe par le coryphée du chœur des hommes.

Et mes fils sont tombés de leur dernière tour!

LE CHOEUR.

A la veuve qui pleure IL rendra son amour.

ANTISTROPHE.

Le conquérant a pris son glaive,
Il frappe sur son bouclier,
Son peuple de soldats se lève
Et bondit comme le bélier.
Le vent mugit dans sa bannière,
Son char vole dans une ornière
De poussière et de sang humain;
Il marche, il dévore les mondes,
Il marche, et la terre et les ondes
S'agitent captifs dans sa main.

LE CHOEUR.

Mais tu l'attends, Seigneur, au bout de son chemin.

STROPHE.

Sous le joug étranger nos têtes sont courbées,
Le pain de l'esclavage est plein d'un sel amer;
Les portes d'Israël devant moi sont tombées,
Pleure, mère des Machabées!
Ta douleur est un fleuve et ton cœur une mer!...

LE CHOEUR.

La terre renaîtra plus belle après l'hiver.

ANTISTROPHE.

Son glaive a soif! sa main terrible
L'enivre au sang des bataillons;
Il passe l'homme dans son crible
Comme le froment des sillons.
Il ravit au roi son royaume,
Au laboureur son toit de chaume,
Son épouse à l'adolescent,

Au passant sa seule tunique,
Au pâtre sa brebis unique,
Son fils au vieillard impuissant!

LE CHOEUR.

Il ne ravira pas la foudre au Tout-Puissant!

STROPHE.

Mes yeux se sont éteints à pleurer ma misère;
Mes pieds se sont brûlés aux sables du désert;
J'ai marché tout le jour comme le dromadaire,
Et mon voyage sur la terre
Se voit au sang tombé de mon flanc entr'ouvert.

LE CHOEUR.

Dieu connaîtra les siens à ce qu'ils ont souffert!

ANTISTROPHE.

Quand viendra le jour de colère
Où tu jugeras par le feu?
Quand éclatera ton tonnerre,
Quand viendra ton heure, ô grand Dieu?
Le juste gémit en silence,
L'impie a bravé ta puissance,
Il triomphe, et toi seul es grand!
Il règne, et toi seul as l'empire!
Il chante, et l'opprimé soupire!
Il dort, et le juste est errant!

LE CHOEUR.

Paix au roi selon Dieu, malheur au conquérant!

PRIÈRE.

LA FILLE DE SION.

Mes ennemis m'ont ravagée ;
Leur colère m'a vendangée
Et j'étais ta vigne, ô Seigneur!
Mes fils sont couchés dans l'arène
Et j'ai vu tomber, pauvre reine!
La couronne de mon bonheur.

Comme une gerbe à peine mûre,
Ils ont lié dans leur armure
Mes vierges, mon bouquet d'honneur!
Ma fleur de beauté s'est fanée
Et leur fureur m'a moissonnée
Et j'étais ton champ, ô Seigneur!

Les Lévites du sacrifice,
Les vieillards qui rendaient justice
Selon les règles de ta loi,
Ont péri martyrs sur leur siége;
Mon prince est tombé dans le piége
Et mon peuple a cherché son roi.

La fange habite mes citernes,
Mon peuple a fui dans les cavernes,
Sous les rochers inhabités.
Le sang des miens, les pleurs des veuves
Ont grossi les eaux de mes fleuves,
La ronce croît dans mes cités.

Mon âme tremble épouvantée,
Détourne ta face irritée,
Seigneur, et retire ta main;
Rends à mon prince la couronne,
Aux vieillards de la loi leur trône
Et mes peuples à ton chemin!

Comme une gerbe à peine mûre,
Ils ont lié dans leur armure
Mes vierges, mon bouquet d'honneur!
Ma fleur de beauté s'est fanée,
Et leur fureur m'a moissonnée,
Et j'étais ton chemin, ô Seigneur!

Les Lévites du sacrifice,
Les vieillards qui rendaient justice
Selon les règles de ta loi,
Ont péri martyrs sur leur siége;
Mon prince est tombé dans le piége
Et mon peuple a cherché son roi.

La fange habite mes citernes,
Mon peuple a fui dans les cavernes,
Sous les rochers inhabités.
Le sang des miens, les pleurs des veuves
Ont grossi les eaux de mes fleuves,
La ronce croît dans mes cités.

L'HYMNE DES AIEUX.

ENTRE LES DEUX HYMNES.

ENTRE LES DEUX HYMNES.

Ainsi chantaient les chœurs des vieillards et des veuves;
Ainsi retentissait le cantique des pleurs,
Si sombre qu'il troublait les grandes eaux des fleuves,
Si triste que les vents pleuraient de ses douleurs.

Or le Prince et les chefs des cités en ruines,
Les débris de l'armée échappés au vainqueur,
Ceux qui s'étaient battus sur toutes les collines,
Dont le fer n'avait pas tari le sang au cœur.

Les forts entre les forts, sur la montagne antique,
Avaient suivi le Roi sous les rochers brûlants,
Et jusqu'au nid de l'aigle, humble troupe héroïque,
Emporté leur épée et leurs lambeaux sanglants.

Mais quel hymne a chanté la caverne sauvage?
O cité des douleurs, n'as-tu pas entendu?
Les échos l'ont porté jusque sur ton rivage,
Et l'on dit que d'en haut la nue a répondu.

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON VII.

LE CHANT DE LA CAVERNE.

LEÇON VIIe.

LE CHANT DE LA CAVERNE.

LE ROI.

Le milan tourne dans sa rage,
Autour de ce rocher sanglant,
Et son œil fauve, dans l'orage,
Luit comme un glaive étincelant.

Sous ce pan de roche escarpée,
Cachez-vous, ô fils de l'épée!
Et maintenant voici ma tour!
Voici mon dernier héritage :
Une caverne, un mont sauvage
Que me dispute le vautour!

LES GUERRIERS.

Ah! maudit soit le jour, ô prince, et sa lumière,
Si ta main à l'exil ne peut nous arracher!
L'oiseau dans le combat ne quitte point son aire,
Et sa plume et son sang tombent sur le rocher.

LE ROI.

La lance en nos flancs s'est trempée....
Calmez-vous, ô guerriers vaillants!
Calme-toi, ma fidèle épée,
Ne t'agite pas sur mes flancs!
De quel fiel, ô Dieu, tu m'abreuves!
J'ai combattu sur tous mes fleuves,

Dans la forêt, sur le torrent,
Et je suis comme l'hirondelle
Dont une flèche a brisé l'aile!
Tu l'as voulu.... Toi seul es grand!

LES GUERRIERS.

Si le guerrier gémit que feront donc les femmes?
Si le prince est en pleurs, que feront les guerriers?
Les pleurs des opprimés n'éteindront pas les flammes
Qui dévorent là-bas leurs champs et leurs foyers.

LE ROI.

Ce n'est pas sur moi que je pleure!
Honte au roi qui n'a pas de pleurs,
Quand son peuple voit sa demeure
Livrée aux vents noirs des douleurs!
Quand vous pleurez, ce sont vos larmes,
Frères, qui tombent sur vos armes;
Il n'en est pas ainsi de moi,
Et c'est le torrent de vos peines,

Le fleuve des douleurs humaines
Qui déborde des yeux du Roi!

LES GUERRIERS.

L'ange recueillera les pleurs de ta disgrace
Dans l'urne de colère où boira le vainqueur;
Il en abreuvera l'ennemi de ta race,
Comme un poison brûlant ils briseront son cœur.

LE ROI.

Ah! c'est assez verser des larmes,
Vous disiez bien, ô mes amis!
C'est trop laisser dormir nos armes
Et triompher nos ennemis.
L'heure du Seigneur est venue,
Sa voix a parlé dans la nue,
Le vent souffle de l'aquilon;
Malheur à la race parjure!
Le vautour attend sa pâture,
La terre a soif dans le sillon.

LES GUERRIERS.

Le vainqueur a tout pris des monts jusqu'à la grève,
L'épi d'or des moissons et les trésors du Roi....

LE ROI.

Amis, vous vous trompez, ils m'ont laissé mon glaive!
Mon épée et mon Dieu, c'est assez! — suivez-moi!

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON VIII.

LEÇON VIIIe.

Toi qui disais hier dans ton rêve sublime :
J'étendrai ma puissance au-dessus de l'abîme
J'établirai mon trône aux portes du matin ;
Je m'assoirai plus haut que la nue et l'étoile,
Au front de l'avenir j'arracherai son voile,
Et ma main règlera le pas lourd du destin ;

Enfant de l'aquilon qui parlais aux tempêtes,
Et qui disais hier au glaive des conquêtes :
Va boire et t'enivrer au flanc des nations ;
Et qui disais à Dieu : Je prendrai ton tonnerre,
Je poserai mes pieds aux cimes de la terre
Et mon bras au-dessus des constellations ;

Où donc es-tu passé, fils aîné de la gloire ?
Qui t'a précipité de ton char de victoire ?
Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer,
Toi devant qui marchaient la mort et l'épouvante,
Qui portais le frisson dans toute chair vivante,
Et qui faisais trembler du ciel jusqu'à l'enfer ?

De quel désert son pied a-t-il battu la poudre,
Que fait-il? qui l'a vu passer avec sa foudre?
Où donc est la comète à l'horizon sanglant?
Cherchez! est-il assis aux portes de l'aurore?
Regardez! n'est-il point, comme il disait encore,
Monté vers le soleil sur un essieu brûlant?

L'empire de la mort qu'ont peuplé tes batailles
S'est ému tout à coup dans ses vastes entrailles;
Et les grands de la terre et les chefs des cités,
Les rois des nations, de leurs trônes funèbres,
Pour accueillir ton ombre au palais des ténèbres,
Éveillés en sursaut se sont précipités.

Est-ce toi, dirent-ils, qui prenais nos couronnes,
Comme un arbre chargé, qui secouais les trônes
Pour en faire tomber les fruits mûrs et les verts?
Enfin te voilà donc frappé dans ta puissance!
Dans tes palais de marbre habite le silence,
Et ta serre brisée a lâché l'univers.

Celui qui te regarde a peine à te connaître,
Il vient voir de plus près : quoi! c'est donc là le maître
De tant de nations, de cités et de rois,
Qui laissait le désert et la mort sur ses traces,
Qui dans sa main de fer mêlait toutes les races
Et courbait tous les fronts sous le joug de ses lois?

Les princes des cités reposent solitaires
Dans le marbre ou l'airain, aux tombeaux de leurs pères;
Leurs fils, aux jours de deuil, y portent leurs douleurs,
Leurs veuves vont pleurer au pied du mausolée;
Mais toi, ta pâle veuve est déjà consolée
Et ton fils ne sait pas où répandre ses pleurs!

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON IX.

LEÇON IXe.

LE CORYPHÉE DU GRAND CHOEUR.

Elevez jusqu'aux cieux vos portes de victoire,
Suspendez au sommet le chêne et l'olivier;
L'oiseau sanglant replie enfin son aile noire;

Il vient, voici le roi de gloire
L'aigle a dévoré l'épervier!

LE GRAND CHOEUR.

Semez aux portes de sa tente
La rose et les fleurs de Sârons;
Frappez la cimbale éclatante
Et que l'on sonne les clairons!

Les Guerriers.

LE CORYPHÉE.

J'ai cherché tout le jour dans la forêt sauvage,
Mes coursiers hennissants, superbes et sans frein;
Ne les as-tu point vus, berger de ce rivage;
Leur haleine est comme l'orage,
Le jais est moins noir que leur crin?

Je veux les voir au char de gloire
Qui portera le roi demain.

LE GRAND CHOEUR.

Quel est donc ce roi de victoire
Qui doit passer par ce chemin?

LE CORYPHÉE.

Le Roi qui n'a pas ri des larmes de nos mères,
Le pasteur qui n'a pas bu le sang de l'agneau;
L'étranger avait mis sur les reins de nos frères
Sa lourde chaîne de misères,
Son glaive en a rompu l'anneau!

LE CHOEUR DES GUERRIERS.

C'est un des anges tutélaires
Que le Très-Haut nous a promis;
C'est un épi d'or pour nos frères,
Un glaive pour nos ennemis!

Les Vierges.

LE CORYPHÉE.

J'ai cherché tout le jour le lis dans la vallée,
La rose aux doux parfums, le myrte et l'églantier;
Mais n'est-il pas, ma sœur, dans la forêt voilée
Un rameau d'or, fleur étoilée,
Rayonnant au bord du sentier?

C'est la fleur, l'étoile de gloire
Qu'au roi je veux offrir demain.

LE GRAND CHOEUR.

Quel est donc le roi de victoire
Qui doit passer par ce chemin?

LE CORYPHÉE.

C'est le roi qui soutient la veuve et l'orpheline;

Son pied n'a point foulé l'hyssope et le roseau;
Son cœur est dans les mains de la bonté divine
Qui couvre de fruits la colline
Et donne son grain à l'oiseau.

LE CHOEUR DES VIERGES.

Il rend à l'amour son étoile,
Il rend aux morts le souvenir,
A la sainte pudeur son voile
Et l'espérance à l'avenir.

Les Vieillards.

LE CORYPHÉE.

J'ai cherché tout le jour l'ambre et le cinnamôme,
La myrrhe et l'aloès et le nard odorant;
Mais ne connais-tu pas, ô mon frère, un arôme
Plus doux que l'encens et le baume
Et d'un parfum plus enivrant?

C'est le pur encens d'allégresse
Qu'au roi je veux offrir demain.

LE GRAND CHOEUR.

Quel est donc le roi de sagesse
Qui doit passer par ce chemin?

LE CORYPHÉE.

Celui dont la justice est la forte ceinture;
La prudence et l'amour habitent son conseil.
Il sourit au malheur, il confond l'imposture,
Et pour nous, dans la nuit obscure;
Son astre luit comme un soleil.

LE CHOEUR DES VIEILLARDS.

Brûlez l'encens, semez le baume;
Sa sagesse a plus de douceur
Que la myrrhe, et le cinnamôme
N'a pas le parfum de son cœur.

LE CORYPHÉE DU GRAND CHOEUR.

Elevez jusqu'aux cieux vos arches triomphales,
Qu'il passe glorieux sous nos portes d'amour !
Lève-toi, beau soleil des splendeurs matinales,
Sonnez la lyre et les cymbales,
L'aigle a dévoré le vautour !

TOUS LES CHOEURS.

L'amour, le bonheur et la gloire
Se sont ici donné la main,
Entrez donc, ô Roi de victoire,
Et passez par votre chemin !

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON X.

LEÇON X^e.*

LA FILLE DU ROI.

CHOEUR DE VIERGES.

Comment as-tu quitté tes fleurs et tes compagnes?

Ah! le monde et ses fleurs étaient trop vils pour toi!

* Plusieurs tombeaux d'enfants et de jeunes filles se voient dans l'église de Hautecombe. Cette circonstance a inspiré la pièce qu'on va lire.

Cueillez la rose blanche au penchant des montagnes
Et le lis virginal dans les jardins du roi.

UN VIEILLARD.

Je passais un matin vers le puits du vieux saule,
Et je la rencontrai son urne sur l'épaule,
Semblable à Rebecca, — mais comme Eliézer
Je n'avais avec moi ni bagues, ni parure,
Ni boucles, ni joyaux cachés dans ma ceinture;
Voyageur altéré je venais du désert.

LE CHOEUR.

Ne vide pas ton urne, ô ma jeune compagne,
Le jour sera brûlant, garde un peu d'eau pour toi.
Cueillez la rose blanche au flanc de la montagne
Et le lis virginal dans les jardins du roi.

LE VIEILLARD.

Et je lui dis : — heureux le sein qui t'a nourrie,

Fleur d'Israël! J'ai soif, ma gourde s'est tarie,
Et le puits est profond et loin est le ruisseau. —
Elle pencha son urne et je bus. — Dieu t'accorde,
Lui dis-je, autant de jours dans sa miséricorde
Que ton urne contient de pures gouttes d'eau.

LE CHOEUR.

Ton urne s'est vidée, ô ma jeune compagne,
Le puits noir de la vie était amer pour toi.
Cueillez la rose blanche aux flancs de la montagne,
Et le lis virginal dans les jardins du roi.

LE VIEILLARD.

Je la vis un matin errant avec l'abeille
Dans les prés, et glanant des fleurs dans sa corbeille.
Ma fille allait nommer son époux devant Dieu;
J'étais venu chercher au sein de la prairie,
Sa couronne de fleurs à ma vierge chérie;
Mais j'arrivai trop tard après elle en ce lieu.

LE CHOEUR.

Oh! ferme ta corbeille, ô ma jeune compagne!

L'aquilon va souffler, garde une fleur pour toi.

Cueillez la rose blanche aux flancs de la montagne

Et le lis virginal dans les jardins du roi.

LE VIEILLARD.

Et je m'approchai d'elle et je lui dis ma peine,

Et sa main me puisa dans sa corbeille pleine

Les fleurs sans tache où l'aube avait versé ses pleurs;

— Que Dieu, lui dis-je ému, dans ton jour et ta veille

Répande autant d'amour que ta blanche corbeille

Exhale de parfums, jeune reine des fleurs!

LE CHOEUR.

Et ta corbeille est vide, ô ma jeune compagne,

Nos fleurs et nos amours étaient trop vils pour toi.

Cueillez la rose blanche au flanc de la montagne
Et le lis virginal dans les jardins du roi.

LE VIEILLARD.

Je la revis un jour cueillant l'olive mûre.
Mon fils aîné souffrait d'une ardente blessure,
Une flèche avait bu dans le flanc du guerrier;
Pour en exprimer l'huile à sa blessure vive,
J'allai, les yeux en pleurs, chercher la blonde olive;
Mais j'arrivai trop tard au mont de l'olivier.

LE CHOEUR.

La veille sera longue, ô ma jeune compagne,
Ta lampe meurt, oh! garde un peu d'huile pour toi!
Cueillez la rose blanche au flanc de la montagne,
Et le lis virginal dans les jardins du roi.

L'HYMNODE.

Mon fils souffre, lui dis-je, et sa plaie enflammée

Attend l'huile et la paix de ta main bien-aimée.
— Prends, puise à pleines mains, me dit l'ange du ciel;
A quoi sert le flambeau quand la nuit est passée?
Prends, mon père! les fleurs sont à la fiancée,
L'olive est au guerrier blessé pour Israël!

LE CHOEUR.

Ta lampe s'est éteinte, ô ma jeune compagne;
Mais un flambeau plus pur brille aujourd'hui pour toi.
Cueillez la rose blanche aux flancs de la montagne,
Et le lis virginal dans les jardins du roi.

L'HYMNE DES AIEUX.

LEÇON XI.

LEÇON XIe.

Ah! périsse à jamais la nuit où j'ai pris l'être!
Maudit soit le moment où je fus enfanté!
Malheur au jour qui m'a vu naître!
Malheur au sein qui m'a porté!

Dans l'ombre du néant je dormirais encore
Avec ceux dont les yeux n'ont pas vu le soleil,
Dans la nuit qui n'a pas d'aurore,
Dans un long repos sans réveil.

Les eaux de l'infortune ont inondé ma voie,
L'orage, vain jouet, m'a pris dans son courant,
Et j'ai vu décliner ma joie
Plus vite que l'eau du torrent.

Le malheur m'a saisi comme un vautour avide;
Et, comme un nid d'hiver sur l'arbre dépouillé,
Mon foyer pleure triste et vide,
Et mon seuil désert est souillé.

Le souffle de la mort a tari ma paupière,
Qui pleurera pour moi?... Comme un lion blessé
Je me roule dans ma tanière;
Oh! qui me rendra le passé?

Le Seigneur ne sait plus où son ver de misère
Contre ses ennemis se débat faible et nu,
Ni comment il rentre en la terre,
Ni comment il en est venu!...

Ah! périsse à jamais la nuit où j'ai pris l'être!
Maudit soit le moment où je fus enfanté!
Malheur au jour qui m'a vu naître!
Malheur au sein qui m'a porté!

PRIÈRE.

De mes péchés, Seigneur, si le vase déborde,
Le vase de mes pleurs verse de tous côtés;
Mesure ta vengeance à ta miséricorde,
Ne la mesure pas à nos iniquités!

PRIÈRE.

Comme l'eau du torrent ont fui mes jours prospères,
Je marche dans la nuit seul avec le malheur;
J'irai dormir bientôt à côté de mes pères,
L'arc de mes ennemis a plongé dans mon cœur.

L'HYMNE DES AIEUX.

HYMNE DU DERNIER JOUR.

Dies iræ, dies illa.

HYMNE DU DERNIER JOUR.

Ier CHOEUR.

Quand les cieux frémiront sur leur base éternelle,
Sous nos pas éperdus quand le sol tremblera,
Quand tout sera fini pour la race mortelle,
Ton jour, Seigneur, se lèvera.

IIe CHOEUR.

Pour l'impie avare et superbe
Qui n'a pas laissé de sa gerbe

Tomber l'épi du laboureur;
Pour les pères de l'imposture,
Pour l'hypocrite et le parjure,
Jour de colère et de terreur!

Ier CHOEUR.

Qu'ils tombent au désert de la nuit éternelle!
Aucun champ désormais pour eux ne fleurira.
Quand tout sera fini pour la race mortelle,
Ton jour, Seigneur, se lèvera.

IIe CHOEUR.

Pour tous ceux qu'ont maudits les veuves,
Pour l'oppresseur qui boit les fleuves,
Lorsque son peuple boit ses pleurs;
Pour le tyran dont les domaines
S'arrosent de larmes humaines,
Jour de misère et de douleur!

Ier CHOEUR.

La terre a trop gémi dans leur serre cruelle,
Avec un cri d'amour l'abîme s'ouvrira,
Quand tout sera fini pour la race mortelle,
Ton jour, Seigneur, se lèvera.

IIe CHOEUR.

Pour le pasteur doux et fidèle,
Qui n'a pas, d'une main cruelle,
Tondu sans pitié ses troupeaux;
Pour le roi qui, prudent et sage,
Sema la vie à son passage,
Jour de triomphe et de repos!

Ier CHOEUR.

Qu'il monte couronné de la palme éternelle!
A la source d'amour son cœur s'abreuvera.

Quand tout sera fini pour la race mortelle,
Ton jour, Seigneur, se lèvera.

II[e] CHOEUR.

Pour le cœur humble et débonnaire,
Qui t'a nourri dans ta misère,
Abreuvé dans ta soif, Seigneur,
Vêtu dans ta pauvre indigence,
Pansé dans ta rude souffrance,
Jour de justice et de bonheur!

I[er] CHOEUR.

Montez! allez peupler la demeure éternelle,
Le cantique d'amour sans fin retentira.
Quand tout sera fini pour la race mortelle,
Ton jour, Seigneur, se lèvera.

III.

LA VEILLE DU POÈTE.

PREMIERE HEURE.

LA VEILLE DU POÈTE.

PREMIÈRE HEURE.

Comme un tonnerre sourd qui gronde sur les cimes,
Et tombe en gémissant dans l'écho des abîmes,
Le verset éploré des funèbres concerts
Expira lentement sous les arceaux déserts.

La nuit était montée à la rosace antique;
Les moines deux à deux franchirent le portique,
Un silence de mort se fit dans le saint lieu,
Et je me trouvai seul dans la nuit avec Dieu!

La forêt au dehors rendait un sourd murmure,
Je ne sais quelle horreur était dans la nature;
Comme le bruit pleurant d'une lointaine voix,
On entendait gémir le torrent dans les bois,
Et la vague du lac ardente et courroucée
Déferlait en grondant par la vague poussée,
Et la cloche des morts dans le beffroi dormant
S'ébranla d'elle-même et tinta longuement....

Oh! me dis-je à moi-même, à cette suprême heure,
Au souvenir des morts la nature aussi pleure,
La douleur de la terre a contristé les cieux,
Fils des pleurs, n'as-tu plus de larmes dans tes yeux?
L'encens fume aux tombeaux des princes de la terre,
Leurs noms sont prononcés dans le divin mystère,

Le cantique de deuil en prières d'amour,
Sur leurs tombeaux d'airain soupire nuit et jour....
Et toi laisseras-tu sans une larme sainte
Dormir tes bien-aimés dans la lugubre enceinte,
Et sur la tombe obscure où nul ne va pleurer,
Le vent seul du désert gémir et murmurer?...
Ah! n'as-tu pas aussi ta funèbre patrie,
A ton arbre d'amour ta fleur trop tôt flétrie,
La place du cœur vide à ton foyer éteint,
Et ta jeune espérance étouffée au matin?
Ne sais-tu pas un chaume, une croix, une église,
Où tu ne peux passer sans que ton cœur se brise,
Une pierre sans nom dans un champ de douleurs,
Que tes yeux n'ont jamais pu voir que dans les pleurs?...

Oui, je la connais trop cette funèbre pierre;
Que de pleurs elle a bus tombés de ma paupière!
Larmes de désespoir, pleurs amers entre tous!
Et qu'elle a fait fléchir de fois mes deux genoux!...

C'était hier encore, ô bonheur éphémère!
Que je revins m'asseoir au foyer de ma mère,
Que les pieds tout saignants des ronces du chemin,
Je revins déposer mon bâton dans sa main.

— « O bonté de mon Dieu, disais-je, sois bénie,
Je retrouve ma mère et ma course est finie.
J'ai bu le plus amer de la lie et du fiel,
Mon cœur va se rouvrir aux plus doux vents du ciel,
Le champ de mon bonheur va refleurir encore
Et j'aurai dans ma vie une seconde aurore. »
Mais elle qui déjà lisait dans l'avenir,
Voyant tomber le jour que je voyais venir,
Soulevait vers les cieux sa paupière lassée,
Et d'un triste sourire accueillait ma pensée.
Et moi, pour réveiller l'espérance en son cœur,
Je lui disais que Dieu nous rendrait au bonheur;
Que déjà de l'exil, à sa douce prière,
Il avait devant moi fait tomber la barrière;
Que sous son humble toit, ce pauvre nid d'amour,
Il nous réunissait maintenant pour toujour;

Que nos malheurs avaient dépassé la mesure,
Qu'il panserait lui-même enfin notre blessure;
Qu'il nous devait la paix après tant de douleurs,
Et qu'il acquitterait la dette de nos pleurs.

Et mon frère et ma sœur se pressaient autour d'elle,
Doux oiseaux qu'en son nid couvait encor son aile,
Et s'unissant à moi, coloraient mon discour
Des fraîcheurs de leur âme et de leur jeune amour.
Et nous causions ainsi dans la nuit avancée,
Elle nous laissait dire... et l'heure étant passée,
Devant son crucifix se mettait à genoux....
Et ce grand cœur brisé se taisait devant nous!

LA VEILLE DU POÈTE.

DEUXIÈME HEURE.

A la Mémoire

De mon frère Sébastien.

LA VEILLE DU POÈTE.

DEUXIÈME HEURE.

Quand je vins m'abriter au toit de notre mère,
Le front déjà touché par l'ange du cercueil,
Pour mourir dans vos bras...., qui m'eût dit, ô mon frère,
Que j'aurais à chanter pour toi l'hymne du deuil?

Nos cœurs étaient unis par une double chaîne,
La lumière à nos yeux venait du même jour;
Frères du même lait et de la même veine,
Nous avions pris la vie au sein du même amour.

Le même vent souffla la mort dans nos poitrines;
L'orage d'une nuit, beau lis, t'a renversé!
Moi, comme le lichen qui vit sur les ruines,
Je meurs plus lentement au vent froid et glacé....

Tout fleurissait encore au champ de ta pensée;
L'ennui ne pesait point sur ton front abattu,
Et quand tu me voyais l'âme triste et lassée,
Etonné, tu disais : ô mon frère, qu'as-tu?

Tu ne l'as pas connu ce secret de tristesse,
Science au fruit amer que révèlent les jours;
Le sphinx n'avait encor rien dit à ta jeunesse,
Age heureux! tu vivais au monde des amours.

Tu suivais, pauvre agneau, le doux sein de ta mère,
Ta bouche s'abreuvait d'un lait d'ambre et de miel,
Et tu ne savais pas à quelle plante amère
Elle empruntait pour toi ce breuvage du ciel.

Seulement, quand le sang refroidi dans ta veine
Dans ton cœur épuisé battit plus lentement,
Un nuage monta dans ton âme sereine,
Et ton front sur ton sein se pencha tristement.

De notre sombre jour tu n'as vu que l'aurore,
Tu n'as bu qu'une goutte au sein de la douleur,
Et comme un fruit naissant que la bise dévore,
Tu tombas avant l'heure, hélas! et dans ta fleur!

C'était moi qu'attendait le funèbre rivage,
Le jour avait lassé mes yeux appesantis,
J'avais tout préparé pour ce dernier voyage,
Ma robe et mon manteau.... Ce fut toi qui partis!

Il te restait du moins, en fermant la paupière,

Un cœur où reposer ton front pâle et brûlant,

Oh! dors!... Je n'aurai pas les deux bras d'une mère,

Pour soutenir ma tête à ce dernier moment!....

LA VEILLE DU POÈTE.

TROISIÈME HEURE.

A la Mémoire de ma Mère.

Il te restait du moins, en fermant ta paupière,
Un cœur où reposer ton front pâle et brûlant,
Oh! dors!... Je n'aurai pas les deux bras d'une mère,
Pour soutenir ma tête à ce dernier moment!...

LA VEILLE DU POËTE.

TROISIEME HEURE.

Et j'étais resté seul au monde
Et sans une âme, ô Dieu vengeur!
Où verser ma douleur profonde
Et l'ennui secret de mon cœur.
Et dans mon infortune austère,
J'allais devant moi sur la terre,

Sous le poids accablant du jour,
Sans rien qui réjouit mon âme,
Seigneur, que cette pauvre femme
Dont j'ai bu le lait et l'amour.

Sa voix m'avait bercé de ses plus tendres charmes,
Ses yeux m'avaient baigné de leurs plus douces larmes,
Son cœur m'avait couvé comme un débile oiseau;
Quand le monde s'enfuit en me jetant la pierre,
Cette âme aux tendres pleurs me resta tout entière,
Seule source d'amour dans mon désert sans eau.

Elle avait éclairé ma voie,
Comme l'étoile du Seigneur;
Elle fut ma première joie,
Elle était mon dernier bonheur!
Et j'avais dit aux destinées :
Prenez, fauchez dans mes années
Les fleurs, la gloire et les amours!
Livrez ma tunique à l'envie;

O malheurs, passez dans ma vie,
Mais ne passez pas dans ses jours!

Et quand le cœur troublé d'une pensée amère,
Je revenais vers elle et lui disais : — Ma mère,
Je souffre!... Elle prenait mes mains sur ses genoux,
Une larme brillait au bord de sa paupière,
Et m'indiquant des yeux le Christ de sa chaumière :
— Celui-là, disait-elle, a souffert plus que nous!...

Et quand je lui disais : — Ma mère,
Pour trente ans d'un rude tourment,
Pour vos lourds travaux quel salaire :
La détresse et l'isolement!
Que de souffrance, et quelle épreuve!
Et c'est là la part de la veuve!...
Que le ciel est lent à punir!
— Le deuil, disait-elle, et l'outrage
M'ont fait un plus riche héritage
Au royaume de l'avenir.

Le deuil, l'outrage amer, les angoisses de l'âme,
Les pleurs de tes enfants, quel fardeau, pauvre femme!
Et tes bras l'ont porté sans faiblir une fois,
Et tu montas sans plainte à ton rude calvaire!...
Tous tes justes ainsi traversent donc la terre
O Dieu né sur la paille et mort sur une croix!...

Ah! tu ne la vis pas sourire
Aux pâles fleurs de son chemin;
La verte palme du martyre
A seule fleuri dans sa main.
Ainsi que ta mère divine,
Elle pleurait sur la colline
Où le sacrifice avait lieu,
Disant, dans sa douleur secrète :
— Que votre volonté soit faite
Et non pas la mienne, ô mon Dieu!

A ce jour de bonheur et de dernière joie,
Quand je vins respirer l'air pur de ma Savoie

Et m'asseoir à sa table après sept ans d'exil,
Qu'un plus doux avenir succédait à l'épreuve,
Oh! que de pleurs d'amour versa la pauvre veuve!
Et maintenant, Seigneur ô mon Dieu, se peut-il...?

Se peut-il que je vive encore
Dans ce désert sombre et glacé,
Et qu'un lendemain doive éclore
Des ténèbres de mon passé?
Se peut-il que cette poussière
Soit ce qui reste de ma mère?
Que je pleure seul aujourd'hui?
Et qu'un foyer de pure flamme
Se soit consumé dans son âme,
Sans me consumer avec lui?

Et semblable à l'oiseau de la vieille masure,
J'exhale maintenant mon cri de triste augure;
Ah! tous ceux que j'aimais ont passé devant moi!...
La calomnie a cru dans mon champ comme l'herbe,

La fraude m'a ravi ma tunique et ma gerbe....
Mais silence, ô mon âme! ô mon cœur contiens-toi!

LA VEILLE DU POÈTE.

QUATRIÈME HEURE.

LA VEILLE DU POÈTE.

QUATRIÈME HEURE.

Non, non, l'heure est venue et le calice écume;
Je laisserai mon cœur parler dans l'amertume,
Je ne contiendrai plus mon torrent de douleurs,
Le vent de la colère a dévoré mes pleurs.
La haine s'est assise au foyer de ma race,
L'insatiable bête est toujours sur ma trace;

La voilà qui me suit de ses regards brûlants!
Sa soif s'est irritée à boire dans mes flancs ;
Aux tournants les plus noirs des sentiers de ma vie
Je vois luire tes yeux, vipère inassouvie!
Elle boit? elle a soif; elle mange? elle a faim,
Et c'est une agonie, un supplice sans fin.

L'insulte a trop longtemps passé sur mon front chauve;
Ils m'ont traqué partout comme une bête fauve;
Ils ont mis sur ma bouche un frein qu'ils ont serré,
Puis ils ont dit : Qu'il parle! — Eh bien, je parlerai.
Ils l'ont ainsi voulu! De leurs mains imprudentes
Ils ont rompu le sceau sur mes lèvres ardentes,
Sans penser que le feu couvait dans le foyer,
Et qu'à leur moindre souffle il pouvait flamboyer.

J'en atteste les cieux, les hommes et la terre,
Je n'ai point recherché cette impudente guerre.
Mon épreuve finie et mon temps accompli,
Je ne demandais rien au monde que l'oubli ;

Et percé jusqu'au cœur par une flèche impure,
Rien qu'un antre au désert où panser ma blessure,
Mon île de Lemnos, mon rocher sombre et nu,
Où cacher mes longs jours, désespoir inconnu!
Les oiseaux de la nuit pour répondre à ma plainte,
La mer pour écouter ma funèbre complainte!....
J'en atteste les cieux! jusqu'au dernier moment,
J'ai contenu mon cœur dans son cruel tourment;
Et j'avais cependant, au fond de ma cellule,
Gardé l'arc invincible et les flèches d'Hercule,
Et je n'ai pas laissé gronder sur l'arc vengeur
Ce même trait de feu qui dévore mon cœur!

Que n'ai-je pas souffert? quel rocher de misère
N'ai-je gravi? quels pleurs ignore ma paupière?
Depuis l'âpre indigence et l'humble pauvreté
Jusqu'aux pleurs du proscrit et du déshérité;
Depuis l'ardent souci que chaque jour ramène
Jusqu'aux grands désespoirs de la pensée humaine;
Des tourments de l'enfance à ceux de l'âge mûr;
De la lâcheté vile, au regard louche et dur,

Distillant son venin dans l'ombre et le mystère,
Jusqu'à la calomnie écumant de colère;
La science de l'homme et son breuvage amer,
L'absence de la source et la soif du désert;
La mer de ma douleur grondant toujours plus haute,
La mort à mon foyer s'installant comme un hôte,
Mes amis dissipés sans qu'il m'en reste un seul
Pour jeter sur mon front l'eau sainte et le linceul;
Poursuivi sans pitié, chaque jour de ma vie,
Aujourd'hui par le sort et demain par l'envie;
Le deuil, l'outrage.... tout, excepté le remord,
Que n'ai-je pas souffert?... et je ne suis pas mort!...

Et je traîne une vie, hélas! si désolée,
Que mon âme déjà semble s'être exilée,
Et n'avoir oublié dans son retour aux cieux,
Que d'éteindre la vie et le jour dans mes yeux.
Et comme un vain roseau je me livre à l'orage,
Et je ne tente plus d'échapper au naufrage,
Tant mon bras est rompu par le rude élément!
Tant la vie a blessé mon cœur profondément!

Et c'est là, les grands cœurs, sur la grève déserte,
Dans ce dernier champ clos, qu'ils ont juré ma perte;
Au sortir de l'écueil dont les flots m'inondaient,
Tous ces fiers ennemis c'est là qu'ils m'attendaient!

Non pas avec le fer d'une loyale épée,
Cette arme était pour eux trop noblement trempée;
Non pas avec l'acier de l'âpre vérité,
Mais avec le dard nu du mensonge irrité.

Les uns, serpents honteux cachés sous le feuillage,
M'attendaient dans les fleurs pour me mordre au passage;
Les autres plus hardis, au sortir du festin,
Allumés par l'orgie et les vapeurs du vin,
Agrafaient sur mes reins de leur lourde ironie,
Le manteau de l'insulte et de la calomnie,
Et me voyant passer pâle comme la mort,
Disaient : « Il a fléchi sous le poids du remord!
Il a tué son cœur et n'est qu'une statue... »
— Et pourtant, ô mon Dieu, c'est mon cœur qui me tue!

Et je meurs aujourd'hui de n'avoir pas trouvé
Pour le monde et pour moi l'amour que j'ai rêvé!
Tu le sais! il suffit; que le monde l'ignore,
Qu'il outrage à loisir ceux que le cœur dévore,
Qu'il attache à leurs pas l'aspic et le serpent,
Dans leur étroit sentier qu'il se glisse en rampant!
Le monde est ainsi fait... qu'il poursuive son œuvre!
Je n'écarterai point mes pas de la couleuvre,
Et, dût à son venin tout mon sang s'embraser,
Je ne lèverai pas le pied pour l'écraser!...

O barde des vieux jours, ô maître de la lyre,
Père de l'épopée, ouvre le long martyre,
Le chemin de douleur où tes fils marcheront,
Le désespoir au cœur, la calomnie au front!
Va! pauvre mendiant, aux portes d'Ionie,
Chanter les strophes d'or que moula ton génie,
Pour qu'on jette à tes pieds des tables du festin,
Comme au chien de la rue un vil morceau de pain!
Et ton poème est là, seul et grand témoignage
Que l'homme et l'univers existaient à cet âge,

Long cantique de gloire, hymne des premiers temps
Que les siècles en chœur ont chanté trois mille ans!

Que d'autres ont passé par cette route ardente,
Et Camoëns et Milton et le Tasse et le Dante;
Soleils dont les rayons inondaient l'univers
Et qui faisaient crier les monstres aux déserts!
La trace de leurs pas sur les flancs de la terre
S'est empreinte partout en sanglant caractère.
La bauge du lion, dans son écho dormant,
Exhale encor parfois un sourd rugissement;
La cage où soupira le cygne du génie
Garde la note en deuil de son chant d'agonie!
O Ferrare, ô Florence, ô Londre, antres impurs,
Honte à vous! le poète a pleuré dans vos murs!
La lyre est devenue étrangère à vos fêtes,
Honte à vous! vous avez massacré vos prophètes!
Vous les avez vêtus de la robe des fous,
Et frappés jusqu'au sang... honte et malheur à vous!

Oui, tombez, ô mes pleurs, et que ma douleur crie!
Oui, saigne, ma blessure, et que le monde en rie!
Oui, chante, ô rossignol, aveugle harmonieux,
Chante, c'est pour cela qu'on t'a crevé les yeux!

Brise ton front royal aux barreaux de ta cage,
Superbe prisonnier, hôte du mont sauvage!
Ton regard ne luit plus comme un brûlant éclair,
Ton aile traîne à terre, ô monarque de l'air!
Ta serre vainement se crispe sur ta chaîne,
Tu n'es plus de toi-même, hélas! qu'une ombre vaine!
Meurs, il est temps! l'enfant d'hier à peine né
Peut cracher sur ton front chauve et découronné,
Arracher cette plume à ton aile abattue,
Qui te portait hier dans la foudre et la nue,
Et poser de ses mains, comme un jouet d'enfant,
A son débile front ce signe triomphant!
Lorsque la terre insulte à ton dur esclavage,
Noble captif! les cieux pleurent dans le veuvage.
Va, meurs! tu n'es pas fait pour vivre dans les fers,
C'est à toi qu'appartient le royaume des airs,

Et si Dieu t'a donné ta serre souveraine,
C'est pour porter la foudre et non pas une chaîne!...

Et c'est ainsi partout, et c'est ainsi toujours!
N'est-il pas vrai, Byron, martyr des derniers jours?
Oh! qui jamais a su ta douleur tout entière,
L'amertume des pleurs tombés de ta paupière,
L'ampleur de la blessure en ton cœur ulcéré,
O Job de la pensée, ô grand désespéré!

Et moi qui ne suis pas l'oiseau des hautes cimes,
Comment suis-je tombé comme eux dans ces abîmes,
Et comment m'a frappé l'arc des audacieux,
Moi qui n'ai pas bâti mon aire dans les cieux?...

LA VEILLE DU POÈTE.

CINQUIÈME HEURE.

LA VEILLE DU POÈTE.

CINQUIÈME HEURE.

C'est assez! dans le vase où saigne ma blessure,
Une dernière goutte a comblé la mesure;
Lève-toi, Dieu vivant, c'est l'heure de compter!
Comme Job avec toi mon cœur veut disputer;

A ce dernier sommet de la douleur humaine,
Ma voix t'ira troubler jusque dans ton domaine.
Ah! déjà mon sang crie et mon cœur a battu!...
Je te sens près de moi.... Dieu vengeur, m'entends-tu?

Entends-moi! car jamais aucun fils de ma race,
D'un pas plus violent ne courut sur ta trace;
Jamais pour te saisir d'un pur embrassement,
Nulle âme ne s'ouvrit d'un tel emportement.
Entends-moi! car c'est l'heure où le front sur la terre,
Je sue aussi du sang dans mon deuil solitaire,
Où pour me soutenir dans mon mortel effroi,
Je n'ai pas trop d'un Dieu... l'heure est rude, entends-moi!

Je ne suis pas, hélas! seul en cause à cette heure,
Le sang du martyr coule et l'œil du juste pleure;
J'ai vu les pleurs du juste et n'ai pu les sécher;
Et le sang du martyr et n'ai pu l'étancher!
Le long cri de douleur qui monte de la terre,
Je le porte avec moi dans ma haute misère,

Et je souffre, ô grand Dieu, pour tous les opprimés;
Pour ceux que trop d'amour, hélas! a consumés;
Pour ceux qui, dans la coupe où tu versas la vie,
N'ont trouvé pour leur soif que l'absinthe et la lie;
Pour les martyrs sanglants qui, levant leur bras nu
Aux pieds de leurs bourreaux, n'en ont rien obtenu!
Leurs larmes, ô mon Dieu, tombent de ma paupière,
Leur douleur dans mon sein s'agite tout entière,
Le fardeau de leurs jours courbe mes bras tremblants,
Et le sang des martyrs a coulé de mes flancs.
Ah! si ton bras est juste... il est lourd et sévère!
Tu nous fais cheminer vers un sanglant calvaire,
Et tu nous fais sentir d'un pied bien irrité
L'éperon du malheur et de l'adversité!
Entends-nous! entends-moi! Dans nos sombres épreuves,
Des douleurs d'ici-bas nous avons bu les fleuves;
Le flot jusqu'à ma lèvre est venu déborder....
Mon cœur est une mer et tu peux la sonder!

Si, quand ton beau soleil dorait aussi ma gerbe,
Tu ne m'as vu jamais arrogant et superbe;

Si dans les rares jours de ma prospérité
Au malheur du passant je n'ai pas insulté;
Si je n'ai pas, Seigneur, payé ma robe neuve
Et mon foyer désert des deniers de la veuve;
Si, dans le dur sentier où m'a conduit ta main,
J'ai marché, sans faiblir, jusqu'au bout du chemin,
Sans que mes ennemis m'aient pu voir au passage,
Déposer lâchement mon bâton de voyage,
Entends-moi!... Dût mon cœur dans tes mains éclater,
C'est l'instant ou jamais où tu dois m'écouter!
J'ai plié trop longtemps sous la main qui m'opprime,
Comme avec le bourreau compte avec la victime!
Cite mes ennemis! qu'ils parlent devant toi!
Réveille ta justice et juge entre eux et moi!

Ah! n'ont-ils pas assez de ma longue agonie?
N'ont-ils pas mis assez de ronces dans ma vie,
De sanglots dans mon cœur, de deuil à mon foyer?
Que faut-il pour qu'enfin ils cessent d'aboyer!

Quoi donc! quand le Lépreux de la haute vallée *
S'est enfermé vivant dans sa tour désolée;
Quand, le cœur déchiré par la flèche et le dard,
Silencieux et fier je me tiens à l'écart,
Ils viendront triomphant de mon silence même,
Me crier sans pudeur leur stupide anathème,
Assassiner mon chien, dernier ami resté
Fidèle jusqu'au bout à mon adversité,
Et railler ma douleur s'ils ont vu ma paupière
Se mouiller d'une larme à ce jeu de panthère,
Et, dévorant ma gloire ainsi que mon bonheur,
Jusqu'au dernier lambeau déchirer mon honneur?...
Et je ne dirai rien?... Et du fond de l'abîme
Je ne pousserai pas le cri de la victime,
Et tu n'entendras pas, comme au temps des aïeux,
Le sang de l'innocent se plaindre au fond des cieux?...
Et tu ne puiseras dans ton puits de colère
Que pour moi seul, ô toi que j'appelais mon père!

* Le Lépreux de la cité d'Aoste.

Et ceux-là que j'ai vu rire de mes douleurs,
Ne connaîtront jamais l'amertume des pleurs?....

Non, non, tu ne dors pas, éternelle justice!
Des fureurs du méchant, non, tu n'es pas complice!
Un jour vient où tu dis, ô suprême témoin,
Au mal comme à la mer : Tu n'iras pas plus loin!
Un jour vient où la voix du proscrit te réveille,
Où le cri du martyr emplit seul ton oreille;
La langue du méchant s'attache à son palais
Et le pied du tyran se prend dans ses filets.
Me voici comme Job sur sa funèbre couche;
La malédiction va sortir de ma bouche,
Le cri de l'opprimé va monter jusqu'à toi :
O terre, sois témoin! Dieu vengeur, entends-moi!

Je te consacre ici mon sang et mes alarmes,
Une libation de mes plus tristes larmes!
Pour mes nuits sans sommeil et mes travaux sans fruit,
Pour ma vie en ruine et mon bonheur détruit;

Pour les pleurs trop amers que je n'ai pu répandre,
Pour mon foyer en deuil dont ils ont pris la cendre,
Pour ma moisson brûlée et mon champ dévasté,
Pour le mal qu'ils m'ont fait et qu'ils m'ont souhaité,
Qu'ils soient tous...Ah! le sang coule aux flancs du Calvaire
Qu'ils soient tous pardonnés! pardonne-leur, mon Père!
Ma mère sous leurs coups est morte de douleur,
Son martyre a duré trente ans! pardonne-leur!
Le vautour a pillé le nid de la colombe,
Pardonne-leur! le sang fume sur l'hécatombe,
L'impie et le tyran frappent sans se lasser,
Détourne tes regards et laisse-les passer!
Qu'ils récoltent l'olive où j'ai cueilli l'épine!
Souris à leurs palais bâtis sur ma ruine!
A sa vivante artère ils ont saigné mon cœur,
Ne viens pas voir couler mon sang.... pardonne-leur!

Voilà mon anathème et mon cri de vengeance!
Ils pèseront un jour, grand Dieu, dans ta balance!
Eux même un jour peut-être, ils me pardonneront
Le don triste et fatal dont j'ai le signe au front.

Mes pleurs de leur colère auront éteint la flamme,
Ma voix aura trouvé son écho dans leur âme,
Ma tombe inclinera tristement leur regard....
Mais ce jour, ô mon Dieu, se lèvera bien tard!

LA VEILLE DU POÈTE.

SIXIEME HEURE.

Les larmes de la Reine.

A S. Ex. M. le comte Avet

LA VEILLE DU POÈTE.

SIXIÈME HEURE.

Mais un bruit a troublé le repos des ténèbres,
Les tombes ont rendu de sourds gémissements,
Qui donc veille avec moi sous ces voûtes funèbres?
D'où viennent ces sanglots dans les échos dormants?

Ah! combien peu de rois ont laissé sur la terre
De ces regrets cachés dont la source est au cœur!
De vrais pleurs quelquefois baignent dans leur poussière,
Leur tombe a donc aussi son culte de douleur!

Voilà l'hymne de gloire : un sanglot! une larme!
Ils parlent bien plus haut que le marbre et l'airain;
Pour les tyrans aussi l'airain pleure et s'alarme,
Le marbre obéissant ment au gré du burin;

Le tambour bat pour tous des marches de victoire,
La lyre jette un cri qui n'est pas écouté;
Toi seule tu dis vrai, douce étoile de gloire,
O larme, ô diamant de l'immortalité.

Mais qui donc pleure ainsi?... Depuis la sombre année,
La mort n'a pas creusé de tombe en ce rocher....
C'est la fille des rois! la veuve infortunée!
O Rachel, que tes pleurs sont lents à se sécher!

On disait cependant que la Ville Éternelle *
Pour les grands cœurs blessés avait d'intimes voix,
Que ses débris parlaient une langue immortelle
A toutes les douleurs des peuples et des rois.

On disait que des arts l'éclatante magie
D'un voile glorieux avait vêtu son deuil,
Que l'hymne y détonnait sur la sombre élégie,
Et que des temps rivaux Rome était le grand seuil.

On disait que du Tibre il montait des murmures
Si tristes et si doux aux murs de la cité,
Que les guerriers couchés en leurs linceuls d'armures,
Dans leurs tombeaux souvent en avaient palpité.

Océan du vieux monde et source des grands fleuves,
Les siècles tour à tour ont fléchi sous ta loi;

* La reine Marie-Christine habitait Rome depuis la mort de son époux le roi Charles-Félix.

O veuve des cités, grande cité des veuves,
Toi seule dans les temps restes égale à toi!

Si le flot y murmure un douloureux cantique,
Le vent y chante aussi l'hymne qui sait bénir :
Janus y vit encore, et du bûcher antique
Sort le divin Phénix, l'aile dans l'avenir.

Oui, l'existence est douce en cette noble ville,
L'art l'illumine au loin d'un rayon éclatant,
Les peuples et les rois lui demandent asile,
Le voyageur soupire après elle, et pourtant!...

Et pourtant ni les arts dont elle est souveraine,
Ni de son doux climat l'ineffable langueur,
N'ont pu te retenir, ô noble et sainte Reine!
L'univers était là! — là n'était pas ton cœur!

Tu te souvins alors d'une rude contrée
Dont des rochers ardus coupent les horizons;
Qui n'accorde qu'au fer dont elle est déchirée
L'aigre fruit de la vigne et l'épi des moissons;

Mais où le roc désert et la vague plantive
Gardent un cher tombeau sous l'ombre de la croix....
Rude mais seul pays peut-être, et seule rive
Où les yeux de la foule aient des pleurs pour les rois.

Et tu voulus marcher encor dans notre voie,
Et tu voulus revoir tout ce qui t'était cher,
Et ta vieille Abbaye, et ta vieille Savoie,
Et nos monts où les rois peuvent vivre au grand air.

Pour ton doux souvenir et ta sainte pensée,
Sois à jamais bénie, ô Reine! — Et nous aussi,
Comme l'anneau qu'au doigt garde la fiancée,
Qu'elle montre à l'époux en disant : le voici,

Nous avons gardé pur, rayonnant et splendide,
L'anneau mystérieux qui nous unit à toi!
L'eau de son diamant est encor plus limpide
Qu'au jour où notre main t'engagea notre foi!

Qui ne vous aimerait, ô filles d'Italie?
Le bonheur s'est levé pour nous à ton matin,
Et l'ange de la France, au doux nom d'Amélie,*
A force de vertus a fléchi le destin.

Paix, amour, long bonheur à celle qui nous aime!
Ce jour t'est consacré, qu'il soit joyeux et pur;
Que ton étoile brille! et puissions-nous nous-même
La voir en nous couchant luire encor dans l'azur!

* Personne n'ignore que la Reine Marie-Christine de Bourbon est la sœur de la Reine Marie-Amélie; deux noms chers à toutes les infortunes et, chose unique! respectés de tous les partis.

LA VEILLE DU POÈTE.

SEPTIÈME HEURE.

A Madame la comtesse Marin.

LA VEILLE DU POÈTE.

SEPTIEME HEURE.

Je ne quitterai pas le seuil du sanctuaire
Sans que ta bonté sainte ait entendu mon vœu ;
Sans consacrer ici d'une larme dernière
Un tendre souvenir de mon cœur, ô mon Dieu !

Il est une grande âme à la terre inconnue,
Ange égaré chez nous comme un lis au vallon;
La souffrance près d'elle est toujours bienvenue,
Et son seuil reste ouvert quand souffle l'aquilon.

Sa demeure est auprès de la rive prochaine,
Sur la hauteur que longe un sentier adouci,
Le magnolier des vents y parfume l'haleine;
Le malheur la connaît, je la connais aussi!

Bénis cet ange, ô ciel, et sa douce famille;
Ecarte de ses pas la ronce et la douleur;
Conserve-lui la paix, cette étoile qui brille
Quand a pâli déjà l'étoile du bonheur.

A l'heure où le malheur acharné sur sa trace,
D'une dernière goutte abreuvait l'exilé,
Elle fut pour mon cœur comme la sœur du Tasse,
Et si j'avais pu l'être elle m'eût consolé....

Sa voix charmait en moi l'ennui sourd de la vie;
A ses accents tout pleins d'une exquise douceur,
Je sentais pénétrer dans mon âme ravie
Je ne sais quels parfums qui montaient de son cœur.

Ainsi, quand, poursuivi par la haine et l'outrage,
Charles Stuart passait, à l'échafaud traîné,
Une héroïque enfant bravant les cris de rage
Vint offrir une rose au pâle condamné.

TROISIÈME JOURNÉE.

I.

DESTRUCTION D'HAUTECOMBE.

II.

SUR LES RUINES D'HAUTECOMBE.

I.

DESTRUCTION D'HAUTECOMBE.

A S. E. M. le comte de Colobiano.

LE MOINE.

Et c'est parce qu'un jour a dormi sa justice,
Qu'il a laissé l'impie errer seul dans la lice,
Que son astre à la mer s'est levé sur le tard,
Que ton cœur a douté? répondit le vieillard.

Mais, ô mon fils, c'est là l'étonnante merveille,
Que sa justice dorme et que son amour veille!
L'homme est prompt à venger son honneur insulté,
Mais le Très-Haut est lent, il a l'éternité!

Ecoute, il fut un jour d'horreur et de ténèbres,
Les flots du lac roulaient avec des voix funèbres;
Le tonnerre grondait dans un ciel lourd et noir
Pardonne-moi ces pleurs! c'était le dernier soir!
Le vieux cloître tremblait sur ses bases antiques,
La révolte en courroux entra sous nos portiques,
Et l'on vint arracher de nos autels en deuil
Des vieillards qui priaient le front sur un cercueil!

La cloche du couvent, à cette heure dernière,
En longs gémissements tinta pour la prière;
Et les vieillards, blanchis à l'ombre de la croix,
Se rassemblaient au chœur pour la dernière fois,
Et de tous ces grands cœurs contristés par l'injure
L'on n'entendit sortir ni plainte ni murmure;

Mais pendant que les vents de tous les points de l'air,
Fouettaient les vitreaux noirs sillonnés par l'éclair,
Tous à genoux, le front incliné jusqu'à terre :
« Frappe! crièrent-ils, ta main nous est légère,
« Seigneur, nous mangerons le pain du repentir,
« Frappe! nous porterons la chaîne du martyr,
« Tes ennemis ont pris nos murs et nos campagnes,
« Nous irons habiter avec l'ours des montagnes;
« Frappe! nous connaissons le chemin des douleurs,
« Qu'importe où l'homme pleure en ce vallon de pleurs!
« Frappe! n'écoute pas nos cris et nos alarmes,
« Le calvaire a toujours soif de sang et de larmes!
« Nous boirons au torrent où tu bus autrefois,
« Jusqu'où tu la portas nous porterons la croix!
« Tu détruis ta maison, ton bras l'avait bâtie!
« Frappe! nous connaissons la main qui nous châtie!
« Frappe, nous sommes prêts! c'est un bonheur si doux
« Que de souffrir pour toi qui souffris tant pour nous! »

Et le verset du psaume éclatant dans l'enceinte
Emporta jusqu'à Dieu notre dernière plainte,

Puis, cachant sur nos cœurs l'image de la croix,
Nous nous prîmes la main pour la dernière fois.
Ah! ce fut une nuit de deuil incomparable!
Nous avions sous le bras notre bâton d'érable,
Et, prêts à nous quitter, debout, silencieux,
Nous nous regardions tous, les larmes dans les yeux.

Tout à coup la Révolte entra comme un tonnerre,
La massue ébranla le seuil du sanctuaire.
Nous couvrîmes nos fronts des plis de nos manteaux;
Les balustres d'airain tombent sous le marteau,
L'hymne sanglant s'élance à la voûte sonore;
Ils frappent.... Vainement notre voix les implore,
Le clairon répond seul à notre voix en pleurs;
Nous tombons à genoux, et du fond de nos cœurs
Un grand cri tonne alors qui couvre les fanfares:

« Seigneur, arrête ici la marche des barbares! »

Les barbares surpris s'arrêtent devant nous,
Je ne sais quelle force a vaincu leur courroux;
Mais devant ces grands fronts blanchis dans la retraite,
Saisis d'un saint respect, ils inclinent la tête;
Le soldat nous salue en baissant son fusil,
Et la croix en avant nous partons pour l'exil!

O sainte région, ô célestes cantiques,
Mystérieux accords sous les voûtes antiques,
Solitude où chantaient les flots et les oiseaux,
Où le vent emportait nos hymnes sur les eaux,
Poussière des héros, reliques de victoire
Qu'ils secoûront demain de leur linceul de gloire,

Adieu donc pour jamais! Adieu! Je vais chercher
Une pierre où poser mon front sous le rocher!
Le désert garde encor la grotte du prophète
Adieu! j'y chanterai la gloire à la tempête;
Et je ne verrai pas sous le fer et le feu
Tomber ton dernier mur, sainte cité de Dieu!

Je ne te dirai pas le destin de nos frères,
Ils gagnèrent au loin des rives moins contraires;
Pour moi, jusqu'au matin de cette nuit d'horreurs,
J'errai dans la forêt aux vastes profondeurs;
Le désert se taisait dans ses mornes ténèbres;
Je marchais au hasard sous ses ombres funèbres,
Image du chaos avant l'aube des jours,
Sans arriver à rien j'errais dans ses détours.

Le ciel blanchit enfin; un rayon de lumière
Vint frapper sur la croix du clocher de Saint-Pierre,
Et je vis s'exhaler d'un grand bois de noyer
La vapeur qui montait d'un vigilant foyer;
Vers ce toit solitaire au flanc de la colline,
Les pieds nus et sanglants, triste je m'achemine.

J'arrive, et m'arrêtant à quelques pas du seuil,
J'hésitais à frapper, incertain de l'accueil,
Quand je vis au-dessous de l'architrave antique
Un christ de bois cloué sur la porte rustique.

A ce signe sacré j'avance hardiment
Et je frappe. Un vieillard, presqu'au même moment,
Grave et serein, parut au seuil de la chaumière :
— Que Dieu soit avec vous! que voulez-vous, mon père,
Que venez-vous chercher sous mon toit de roseau?
— Au prix de mon travail, frère, le pain et l'eau!
— Ma table et mon foyer, mon champ et ma demeure,
Me dit-il, sont à vous comme à moi dès cette heure;
Mais d'où vient ce bonheur au pauvre publicain
Qu'un prêtre de son Dieu vienne rompre son pain?
— Je lui raconte alors l'épouvantable scène,
Le Très-Haut, l'Eternel chassé de son domaine,
L'horrible ÇA-IRA tonnant dans le saint lieu,
Et le prêtre arraché des autels de son Dieu?
— Malheur, dit le vieillard, à cette race impie!
Que de crimes un jour il faudra qu'elle expie!
Mais au nom du Sauveur notre Seigneur à tous,
Entrez, mon père, entrez, et restez avec nous!

Je demeurai vingt ans sous ce chaume paisible,
Au sommet de ces monts, retraite inaccessible;

Doux Eden du travail et de la pauvreté,
Mais où la paix habite avec la charité,
Et j'étais devenu frère dans la famille,
Comme eux je maniais la houe et la faucille,
Ou courbé sur le soc, armé de l'aiguillon,
Je creusais avec eux quelque rude sillon;
Seulement, quand la nuit tombait sur la campagne,
Sous l'humble vêtement des fils de la montagne,
Je descendais aux bords où fut le vieux couvent.
La poussière des rois volait au gré du vent,
Les monuments brisés gisaient dans la carrière,
Les chèvres y broutaient la ronce et la bruyère,
D'immondes animaux parqués dans les vieux murs,
Fouillaient le sol sacré de leurs museaux impurs.

Je me cachais pleurant dans l'ombre et les broussailles
Et murmurais tout bas l'hymne des funérailles.
Puis répandant l'eau sainte à ces lieux affligés,
Dormez en paix, disais-je, ô mânes outragés;
Ceux qui vous ont chassés de vos pâles suaires,
Sont fils de l'étranger, ils ne sont pas nos frères;

Et le lac gémissait autour du monument,
Et le hibou des bois criait plus tristement!

Et j'accomplis vingt ans cette œuvre expiatoire,
Humble hommage aux aïeux outragés dans leur gloire?
Et j'attendis vingt ans, et vingt ans j'ai rêvé
Le jour de la justice.... Enfin il s'est levé!

II.

SUR LES RUINES D'HAUTECOMBE.

A S. G. Mgr Alexis Billiet,

ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY.

LE VOYAGEUR.

Viens t'asseoir avec moi sur la roche prochaine,
Près du rivage en fleurs qu'ombrage le vieux chêne,
O mon père! la nuit a fatigué mes yeux;
L'aurore au voile d'or se lève dans les cieux;

L'alouette en chantant plane sur la colline,
Le rossignol prélude à sa chanson divine,
Et le martin pêcheur sur le flot lisse et pur
Déploie en se jouant ses deux ailes d'azur.
Avançons, l'air est calme et le lac est tranquille,
Pas un souffle n'émeut sa surface immobile,
Comme au sortir du lit un époux radieux,
Un glorieux soleil triomphe dans les cieux,
Vois au loin, le pêcheur a déployé ses voiles,
Le souffle du matin frissonne dans ses toiles,
Il livre sa nacelle au flot obéissant,
Et d'ici l'on dirait un cygne ébouissant!
Oh! dès mes jeunes ans j'ai connu ce rivage,
Mon cœur s'était épris de sa beauté sauvage;
J'aimais, comme un enfant, à jouer sur les flots,
A plonger, à glisser à travers les roseaux,
A gagner de vitesse une barque lancée,
A dompter de mon bras la vague courroucée,
Ou courbé sur la rame aux heures de fraîcheur,
A suivre lentement le bateau du pêcheur;
Et précoce rêveur sur ce lac solitaire,
A regarder le ciel, les ondes et la terre,

Puis le cœur oppressé d'un poids mystérieux,
A pleurer sans savoir ce que pleuraient mes yeux!
Je le sais maintenant, mais alors, ô mon père,
Mon front n'avait porté le joug d'aucune loi,
Ni l'homme ni les cieux ne criaient contre moi;
Enfant, je n'avais pas en mon heureux domaine,
Mordu dans l'âpre fruit de la science humaine;
Je n'avais pas tenté dans mon rêve de feu
De déchirer le voile entre mon âme et Dieu!
Je venais voir alors sur ces sombres collines
Les restes des vieux jours, des débris, des ruines;
Sur un sol noir battu par les flots, désolé,
Le vieux cloître gisait, sombre et démantelé.
Sur le cadavre nu de l'antique masure,
Le lierre avait jeté son manteau de verdure,
Comme pour dérober sous ses rameaux flottants
Les coups injurieux des hommes et du temps;
Le vent du soir pleurait dans la gothique ogive,
La ronce s'amassait aux sentiers de la rive,
Les hiboux y criaient d'une lugubre voix,
Dernier hymne de deuil à la cendre des rois.
Sur les lambeaux brisés, épars dans la poussière,

L'oubli du haut des murs tombait dans chaque pierre,
Et sous le double poids de ce lourd vêtement,
Enfonçait le passé plus bas dans le néant.
Mais à chaque débris du mur expiatoire
Tombait un pan rompu de la tour de la gloire;
A chaque éboulement du monument pieux,
Un astre au rayon d'or descendait de tes yeux,
Une larme de feu tombait de tes paupières,
O terre des vaillants, ô mère de nos pères!

Comment avait péri l'antique monument,
Qui l'avait renversé dans le flot écumant?
Ah! périsse la main qui put dans ses outrages
Frapper ce vieux témoin de la gloire et des âges,
Et qui fit proférer aux hommes stupéfaits
Le cri d'horreur « les morts ne dorment plus en paix »
Quand au front d'un vivant, comme un dard de colère,
Elle frappe en sifflant qu'elle est du frère au frère.
Ah! si haut que sa fondre ait pu luire et tonner,
L'insulte vient de l'homme, on peut lui pardonner;
Mais quand elle descend jusqu'aux régions saintes,

Jusqu'à troubler la paix des poussières éteintes,
A violer la mort de ses griffes de fer,
Malheur au sacrilége, elle vient de l'enfer!
Ce que n'avait pas fait le chacal ni la hiène,
Ce grand crime inconnu de la cité païenne,
Des hommes l'ont osé.... sur ce bord désolé.
Tu l'as vu, vieux soleil, et n'as pas reculé!
Et le bras qui fouilla dans la tombe des braves
Ne fut pas dévoré par la flamme et les laves!
Non; dans le fond des cieux le tonnerre s'est tu,
Et le monde a douté de l'antique vertu.
Sur ces murs que le temps emportait de son aile,
Le soleil s'est couché dans sa gloire éternelle,
Tant de fois et si beau sur les flots éclatants,
Qu'on disait : Le Seigneur, hélas! dort bien longtemps!

Et sentant expirer ma voix et mon haleine,
Je m'appuyais tremblant sur le tronc du vieux chêne,
Et d'une voix éteinte avec un lourd sanglot,
— Mon père, dites-moi qu'il est un Dieu là-haut!

MALÉDICTIONS SUR L'UNIVERS.

IMITÉ D'ISAIE.

MALÉDICTIONS SUR L'UNIVERS.

Le courroux du Seigneur dissipera la terre;

Il en dévoilera toute l'iniquité;

Et le souffle divin, de sa surface entière,

Par le sang et la guerre,

Poussera les mortels devant l'éternité.

Les prêtres et le peuple, aux portes de la tombe,
L'esclave et son seigneur, les sujets et le roi,
Le riche et l'indigent, alors que tout succombe,
Nivelés par la mort sont égaux devant moi.

La force de mon bras dissipera la terre,
Je livrerai ses fruits à mon glaive vengeur,
Nul pardon n'éteindra les feux de mon tonnerre;
C'est la parole du Seigneur.

L'univers a pleuré sur ses propres ruines,
La terre s'est émue, et le monde ébranlé
A vu pâlir, au son des paroles divines,
Des peuples orgueilleux le pouvoir écroulé....

Les crimes des humains débordent la mesure;
La justice et la foi dans leur sein criminel
Ont rencontré partout la fraude et l'imposture;
Et sous les tentes d'Israël,

Aux portes de Sion, dans toute la nature,
Sa colère n'a vu chez cette race impure,
Que l'oubli dédaigneux d'un serment éternel.

Sa malédiction descendra sur la terre ;
Et dévorant l'orgueil de cette race altière,
Ses anathèmes absolus
Livreront ses enfants à leur propre folie,
Et rendront l'univers que son bras humilie
Au petit nombre des élus !

Le vendangeur assis au penchant des collines,
En tournant sur les ceps son regard attristé,
A pleuré sur leurs fruits qui tombaient en ruines
Frappés de stérilité ! . . . .
Et ceux à qui le vin, dans la coupe d'ivresse,
Répandait à grands flots la vie et l'allégresse,
N'ont cessé de gémir sur leur adversité !

Ils ne sont plus ces jours où les sons de la lyre
Par des accords trompeurs excitaient le délire
Des jeunes voluptueux;
L'allégresse n'a plus d'écho dans leur pensée;
La harpe du bonheur entre leurs mains brisée
Ne rend plus qu'un son douloureux!

Et les accords bruyants d'une ardente jeunesse
Ne retentiront plus dans le lieu du festin;
L'amertume et le fiel dans la coupe d'ivresse
Mèleront leurs poisons aux parfums du raisin.

La fille des cités, de la terre exilée,
Pleure sur les débris de leurs murs abattus!
Et sa douleur inconsolée
S'échappe sur leur tombe en regrets superflus!

La solitude et le silence
Règnent au loin sur la cité

Où s'agitait un peuple immense,
Dans sa bruyante oisiveté :
Et maintenant, sur ces décombres,
L'étranger invoque les ombres
D'un peuple évanoui qui dort!...
Son cœur, frappé de leur silence,
Au milieu d'une ville immense,
S'est trouvé seul avec la mort!

La tempête et la foudre écraseront la terre,
Les peuples pâliront aux éclats du tonnerre.
De ses fondements ébranlés
La terre avec effort, émue et chancelante,
Ivre d'iniquités, semblable à la bacchante,
Toute en débris accumulés,
Tombera sans espoir par son crime accablée;
Ainsi qu'un pavillon qu'on enlève au matin,
Elle disparaîtra, par la mort désolée,
Au souffle du courroux divin!

La lune brillera d'une clarté sanglante,
Le soleil disparu laissera l'épouvante
Sur l'univers entier effrayé de son sort;
Et porté sur les vents, des voûtes éternelles
Dieu descendra juger les races criminelles,
Par le feu, le sang et la mort!

L'HEURE DU DÉPART.

L'HEURE DU DÉPART.

Oh ! cache-moi tes pleurs, Blanche, ma bien aimée,
Vois, le ciel me sourit, et la mer est calmée ;
— Empêche donc aussi le vent de murmurer,
Le cygne de gémir à son heure suprême,
Oh ! quelle femme a pu voir partir ce qu'elle aime
Et se contenir de pleurer ?

— Oh ! cache-moi tes pleurs, si tu crois à mon âme,
Oh! sèche tes beaux yeux, contiens-toi, pauvre femme,
Dieu qui voit dans nos cœurs, veille sur notre amour.
— Oh ! va donc, puisqu'ainsi le veut la destinée !
Pars, mais au moins dis-moi quelle heureuse journée
Sonnera l'heure du retour?

— Je serai de retour avec la violette,
Avec les premiers chants de la jeune alouette,
Avant que l'amandier dans la vigne ait fleuri,
Avec les premiers jours du printemps qui va naître,
Au moment où l'oiseau qui niche à la fenêtre
Reviendra chercher son abri.

Un long soupir suivit ces dernières paroles,
Et la voile s'ouvrit avec ses banderolles,
Et le navire au loin disparut sur les flots;
Et Blanche jusqu'au soir resta sur le rivage,
Et, le hibou chantant, regagna son village
Le cœur étouffé de sanglots.

L'Espérance soutint la pâle fiancée,
Elle comptait les jours dans sa triste pensée,
De l'aiguille au cadran épiait chaque pas,
Et disait chaque jour: ce soir! demain peut-être,
Mais l'hirondelle vint nicher à sa fenêtre
Et l'étranger ne revint pas.

Et Blanche lui manda : — J'ai vu la violette
Paraître et refleurir aux chants de l'alouette;
Ami, qu'avez-vous fait de votre jeune amour?
L'amandier est en fleurs, le printemps va renaître,
L'hirondelle a deux fois niché sur ma fenêtre
Et vous n'êtes pas de retour!

TABLE.

Dédicace.. 7
Première Journée. — L'Etoile de la mer........... 15
Le Monastère............... 25
Au seuil du Monastère....... 33
Sous le portique............. 41
Evocation 49
Deuxième Journée. — Prologue.................. 63
L'Hymne des Aïeux 71
La Veille du Poète........... 167

Troisième Journée. — Destruction d'Hautecombe.... 227
Sur les ruines d'Hautecombe.. 239
Malédictions sur l'univers........................ 247
L'Heure du départ.............................. 255

FIN DE LA TABLE.